

LES FEMMES ET L'AGRICULTURE, L'UNION VITALE ?

MARIE DEBOIS

ETUDE ACRF 2010

Série Milieu Rural

Déjà parus aux éditions ACRF :

WARRANT F., *La mobilité des personnes en milieu rural*, ACRF, Série Milieu Rural, 2005, 153p., D/2005/10.424/1

Collectif ACRF avec la collaboration de HENNEQUIN P., *Dieu à l'épreuve des images*, ACRF, Série Recherche de sens, 2005, D/2005/10.424/2T

ANSAY F. et WARRANT F., *Se loger en milieu rural, un défi*, ACRF, Série Milieu Rural, 2006, 104p., D/2006/10.424/2

ANSAY F., *Le milieu rural, un espace à habiter*, ACRF, Série Milieu rural, 2006, 104p., D/2006/10.424/2

JAMAR A. et LAURENT B., *100 ans d'ACRF. Genèse et transformation d'un mouvement social*, Série Milieu Rural, 2007, 67p., D/2007/10.424/1

BODSON F., *Des commerces et des services à proximité en milieu rural*, ACRF, Série Milieu Rural, 2007, 65p., D/2007/10.424/2

HENNEQUIN P. avec la collaboration de LAURENT B., *Croyances religieuses ? Dérives sectaires ?*, ACRF, Série Recherche de Sens, 2008, 38p., D/2008/10.424/2

JAMAR A., *Femmes en mouvement, portraits d'actrices*, ACRF, Série Milieu Rural, 2008, 73p., D/2008/10.424/1

GEORIS C., *La précarisation des femmes en milieu rural, approche quantitative*, ACRF, Série Milieu Rural, 2008, 57p., D/2009/10.424/1

GEORIS C., *Résister et adapter ses pratiques à la condition précaire, à propos de la précarité de femmes de plus de 45 ans en milieu rural*, ACRF, Série Milieu Rural, 2009, 36p., D/2009/10.424/2

DEBOIS M., *Quand rural ne veut plus dire agricole*, ACRF, Série Milieu Rural, 2010, 47p., D/2010/10.424/1

© ACRF
Dépôt légal D/2010/10.424/2
Action Chrétienne Rurale des Femmes asbl
Rue Jaumain, 15
B-5330 ASSESSE
contact@acrf.be
www.acrf.be

Décembre 2010

Graphisme couvertures : Amanda Halloy

INTRODUCTION

«Et selon vous, ça apporte quoi une présence féminine sur la ferme ?»

(silence) «C'est difficile à définir. D'abord, ça comble un vide. Une femme qui part toute la journée, le mari est seul dans son exploitation. Y'a le moindre problème, il est tout seul. En disant ça, je pense à quelqu'un et c'est toujours ce qu'il dit : ma femme s'occupe de rien donc il faut faire face à tout, tout seul. Et ça, c'est parfois très dur à gérer pour un homme. Puis je trouve qu'une femme, elle apporte une certaine chaleur, plus d'humanité peut-être... Je ne sais pas comment il faut dire. Plus de douceur féminine, plus d'intimité... Non ? (Elle sourit.) C'est difficile de dire ce qu'on apporte. On est là quoi. Une présence. Déjà ça. Et puis le travail. Regarde, ici je prends en charge tout le volet administratif, qui devient énorme !» (Christiane¹)

Tout le monde se souviendra des quatre millions de litres de lait (représentant une valeur de 6.000.000 euros) déversés le 16 septembre 2009 dans un champ à Ciney par 450 agriculteurs... Action de choc qui révéla la profondeur de la crise de ce secteur.

Dernièrement, suite à la baisse brutale du prix des matières premières, les exploitations agricoles sont apparues en première ligne dans les médias. Beaucoup d'agriculteurs sont interviewés pour expliquer au grand public la situation économique catastrophique de leur exploitation ; que ce soit à la télévision, dans des films documentaires, dans des magazines ou encore dans des revues spécialisées. Lors de ces manifestations ou publications, on n'entend jamais les agricultrices. Où sont-elles ? Que pensent-elles ? Que vivent-elles ? Où travaillent-elles ?

A l'ACRF, en lien avec notre objet social et notre thème d'année, nous avons voulu analyser le rôle joué par une femme aujourd'hui dans la conduite ou la vie (survie ?) d'une exploitation agricole. L'agricultrice est-elle, professionnellement, plus utile dans l'exploitation qu'en dehors de l'exploitation, par le salaire qu'elle peut ajouter aux recettes annuelles de celle-ci ? Quel rôle peut-elle également jouer dans les défis et enjeux actuels aussi bien locaux que mondiaux ?

Nous commencerons cette étude en expliquant en quoi cette problématique est liée aux intérêts de notre mouvement, notamment en référence avec le principe de souveraineté alimentaire. Ensuite, après avoir exposé différents témoignages de membres de l'ACRF, nous détaillerons dans une troisième partie la manière dont douze agricultrices wallonnes pensent et vivent leur exploitation agricole ou celle de leur partenaire masculin. Nous décrirons ensuite les tensions qu'elles y connaissent et analyserons les actions qu'elles mettent ou voudraient mettre en place pour apaiser ces difficultés.

¹ Extrait du témoignage d'une agricultrice wallonne. Pour respecter son anonymat, nous lui avons attribué un nom fictif.

CONTEXTUALISATION

*«Le boulot de l'agro-business, c'est de produire de la bouffe fast-food, aseptisée, « pesticiée », manipulée et aromatisée.
Le nôtre, c'est de promouvoir la Souveraineté alimentaire : qu'une alimentation saine soit un droit fondamental et un plaisir partagé pour tous».*

Extrait de l'invitation aux Journées d'Etude de l'ACRF 2010.

Cette année, l'ACRF a décidé de se pencher sur le thème de l'alimentation et de la souveraineté alimentaire. Un sujet bien d'actualité, présent dans beaucoup de médias et de débats. Dans notre société de consommation, en effet, l'agriculture se confond trop souvent avec l'agro-business. Or de nombreuses pratiques commencent à être dénoncées, critiquées et une volonté de changement apparaît de jours en jours.

Dans les réunions de groupes locaux ACRF ou lors d'activités grand public, les participant-e-s ne cessent de poser la même question : «Mais finalement, que devons-nous manger ?». En effet, entre production bio, locale, équitable mais aussi en fonction de nos portemonnaies et de notre pouvoir d'achat qui diminue au fil des jours : que choisir ? A cela s'ajoute des étiquettes illisibles tant par leur taille que par leur contenu, nous devons bien avouer qu'en tant que consommateur, la situation devient réellement compliquée. Et si enfin, on complète le tout par la volonté de rémunérer justement les producteurs de nos denrées, la mission devient quasi impossible tant les intermédiaires de la chaîne alimentaire sont nombreux et parfois nébuleux² !

Or, se nourrir est un besoin vital mais c'est aussi un droit pour tous.

Nous avons bien compris, grâce à nos journées d'étude, mais aussi au film «Je mange donc je suis» du CNCND que manger n'est pas un acte anodin mais bien plutôt un acte politique³. A chaque achat, nous marquons notre accord pour un modèle de société. A nous de choisir lequel nous voulons voir émerger pour les décennies à venir. Un des objectifs du mouvement restera donc de conscientiser les femmes du milieu rural sur leur rôle en tant que citoyennes de cette terre. En effet, elles sont encore très nombreuses à s'occuper des tâches ménagères au sein de la famille et ce notamment en ce qui concerne les courses et la cuisine⁴. Elles sont donc la dernière cible de cette longue chaîne que forme celle de l'industrie agro-alimentaire.

² Cfr. M. Debois, *A qui profite la crise du lait* dans Les analyses de l'ACRF 2010-12.

³ Cfr. A. Vanhese, *Manger : pas si anodin qu'il y paraît !* dans Les analyses de l'ACRF 2008-01.

⁴ Lire l'article très intéressant sur la répartition des tâches au sein de couples français <http://www.ipsos.fr/Canallpsos/articles/2436.asp>. Cet article met en exergue les différences de perceptions entre les hommes (qui croient en faire beaucoup) et les femmes (qui se plaignent d'en faire trop) !

Notre engagement à l'ACRF, en référence à nos valeurs et nos options, c'est de promouvoir la **Souveraineté alimentaire**. La Plate-forme Souveraineté alimentaire qui réunit une série d'organisations dont l'ACRF la définit comme étant «**le droit des populations et des pays à définir leurs propres politiques alimentaires et agricoles. Ces politiques doivent être écologiquement, socialement, économiquement et culturellement adaptées à chaque contexte spécifique et ne pas menacer la souveraineté alimentaire d'autres pays**»⁵. Cette dernière a été présentée en 2001 au Forum mondial à Cuba comme étant «**la voie à suivre pour éliminer la faim, la malnutrition et garantir la sécurité alimentaire durable et soutenable pour tous les peuples**». Tout le contraire donc des modèles de production imposés par le Fonds monétaire international (FMI), la Banque mondiale et l'Organisation mondiale du commerce (OMC) qui font la part belle aux entreprises transnationales qui contrôlent notre alimentation de la semence à la distribution»⁶.

A l'heure où l'Union européenne (EU) va revoir sa Politique Agricole Commune (PAC), il est grand temps de faire connaître nos volontés pour l'agriculture de demain. Non seulement des produits sains et de qualité mais aussi des revenus équitables aux producteurs, des prix raisonnables pour les consommateurs, un climat et une biodiversité sauvegardés, une égalité homme-femme reconnue, etc. La PAC a également des répercussions sur le reste du monde et notamment sur les pays les plus pauvres car «la PAC actuelle contribue, avec d'autres politiques européennes, à la situation d'extrême pauvreté et de sous-alimentation de nombreux pays en développement» (Parmentier, 2010, p.2).

Or, comme nous l'observons dans notre étude *Quand rural ne veut plus dire agricole*, «Il est à craindre que les décideurs, dans leur conception de l'agriculture et de la ruralité de demain, prennent des mesures qui exacerbent les dérives du modèle actuel, rendant l'avenir peu conciliable avec des projets raisonnés, sensés, humains, radicalement nouveaux. C'est pourquoi il nous semble temps de croire en des raisonnements trop facilement étiquetés d'utopiques parce qu'ils osent remettre en cause le modèle néolibéral dominant»⁷.

Nous pensons que les femmes ont grandement leur place dans ce combat... De fait, nous affirmions déjà : «Nos premières observations ont permis de mettre en évidence à quel point la femme permettait la rencontre entre le producteur et le consommateur. En effet, alors que l'évolution et les transformations apparues dans le milieu rural et le milieu agricole depuis le début du siècle n'ont fait qu'accroître les disparités entre ces dits milieux, les femmes, elles, par leurs activités connexes et/ou par leur philosophie, tentent de comprendre ces crispations afin de les amoindrir. Nous

⁵ www.pfsa.be

⁶ A. Vanhese, *Se nourrir, un droit fondamental pour tous*, Plein Soleil, Revue mensuelle de l'ACRF n°748, Octobre 2010, p.11

⁷ M. Debois, *Quand rural ne veut plus dire agricole*, ACRF, 2010, p.42

pensons qu'elles sont le vecteur qui fera se comprendre et s'accepter les résidents agriculteurs et les résidents non-agriculteurs de nos villages wallons. Plus fondamentalement, nous pensons qu'elles sont le vecteur par lequel se renouvellera l'agriculture. Dans le contexte de crises agricole et environnementale que nous connaissons, il nous semble important pour nous à l'ACRF d'épauler ces femmes dans leur combat en leur donnant la parole afin qu'elles puissent s'exprimer sur les tensions et les besoins qu'elles ressentent au quotidien dans leur exploitation ou au sein de leur famille»⁸.

C'est ce que nous avons commencé à faire à l'ACRF...

⁸ M. Debois, *Idem*, p.43

EXPERIENCES PARTAGEES SUR LE TERRAIN

«Le meilleur moyen pour apprendre à se connaître, c'est de chercher à comprendre autrui».

(André Gide IN www.evene.fr)

Il est de coutume à l'ACRF d'organiser des journées dites «de relance» suite aux deux journées d'études réalisées par le mouvement en septembre. Les relances se font dans chaque régionale et ont pour objectifs non seulement de conscientiser aux enjeux de société mis en exergue lors des journées d'étude mais aussi de donner un fil conducteur à la programmation de différentes activités organisées par les membres du mouvement.

La régionale qui regroupe les antennes du Brabant Wallon, du Nord de Namur et de Hannut/Hesbaye a décidé entre autres de rencontrer des agricultrices de leur coin afin que celles-ci puissent témoigner de leur profession, de leurs craintes mais aussi de leurs réflexions concernant l'avenir de leur exploitation. Voici quelques échos de ces rencontres :

Marie-Ghislaine, agricultrice de Jodoigne

«Pouvoir participer à ce genre de rencontre, c'est « tout bonheur » pour nous. On ne demande pas mieux qu'à faire connaître notre réalité car on se rend compte que même ceux qui habitent le milieu rural ne sont plus toujours au courant de la situation que nous vivons. Certains connaissent des choses parce qu'ils entendent des messages à la radio, à la télé, mais nous, on aime bien pouvoir dire ce que nous pensons pour en quelque sorte ré-équilibrer le message.

Aujourd'hui, encore une fois, en discutant avec des membres de l'ACRF, nous nous rendons compte que les gens sont intéressés. Ces femmes nous posaient plein de questions sur notre métier. Elles ont demandé par exemple beaucoup de précision sur les étiquettes des produits, sur la provenance de ces produits, mais aussi sur le marché mondial, sur les évolutions du métier et sur l'avenir. Je pense qu'elles ne se rendaient pas toujours compte du jeu dans lequel nous sommes pris. C'est plus comme avant. Ca, c'est certain. Et on veut le crier encore et encore. Alors, on se démène toujours pour répondre présentes à ce genre de demande car pour nous, ça nous apporte une très grande satisfaction. Merci de nous avoir invitées et peut-être à une prochaine !»

«J'aime beaucoup le milieu agricole car j'ai pu y vivre des choses merveilleuses durant mon enfance. J'étais donc très motivée quand j'ai appris que nous rencontrerions 4 agricultrices de la région. Cette discussion m'a permis une fois encore de me rendre compte à quel point la vie des agriculteurs était de plus en plus incertaine. Etre fermier aujourd'hui, c'est encore plus stressant que ce que ça n'était auparavant tant ils dépendent de contingences extérieures. Avant, c'était beaucoup le climat qui faisait stresser. Aujourd'hui, en plus de ça, ils marchent un peu « à l'aveugle » ! C'est de la folie. Ce qui me désole le plus, c'est que ce sont encore toujours les petits qui continuent à être dans l'impossibilité de continuer le métier. Or, je trouve que c'est chez eux qu'il y a le plus « d'humain ». Et alors, je me dis que si c'est déjà terrible chez nous, qu'est-ce que ça doit être dans le Sud ? Les femmes ont toujours été fort impliquées dans la vie des exploitations. Elles font beaucoup de choses et ont, je trouve, encore fort progressé par rapport à ce qu'elles voulaient faire. Elles ont en quelque sorte gagné en autonomie et ça, je trouve que c'est très bien. Aujourd'hui, nous avons rencontré 4 femmes qui réfléchissent, qui s'engagent et surtout qui partagent leur expérience. Je les admire. Il faut qu'elles continuent et encouragent encore les petits à parler et à dire ce qu'ils n'osent pas toujours dire. J'espère que de plus en plus de fermes vont s'orienter vers une agriculture plus saine et respectueuse du vivant (de la terre jusqu'à l'homme) mais je sais que c'est difficile. Je m'en suis encore rendue compte aujourd'hui. Tout ça, c'est à cause de ce système ultra-libéral qui nous empoisonne tous. Dans notre système, c'est toujours le gros qui s'en tire le mieux et ça, j'aime pas. Mais j'ai quand même envie de terminer en disant « chapeau aux femmes de l'agriculture».

Christiane, Agricultrice à Beauvechain

«On sait très bien qu'on viendra pas nous demander ce qui se passe dans nos fermes alors nous, on a décidé de faire l'effort d'aller vers les gens et d'expliquer ce que nous vivons. C'est vrai qu'avant les gens se retrouvaient à la ferme pour discuter ou pour acheter des produits. Aujourd'hui, on a oublié cette pratique voire parfois, les gens évitent ce contact. Du coup, on a de moins en moins l'occasion de parler avec nos « voisins » finalement, et ça, c'est surtout le cas des hommes (agriculteurs) d'ailleurs. Alors, j'ai décidé personnellement de m'octroyer ce rôle de commenter ma vie aux autres. Je connais bien mon métier et j'ai envie de partager mon expérience. Je veux que les gens osent me poser toutes les questions qu'ils veulent. Il n'y a pas de tabou. Même si parfois les gens peuvent devenir très agressifs et insultant... Dans ce genre de réunion, je me sens à l'aise. Je me sens un peu chez moi. Elles écoutaient beaucoup et ont appris pas mal de choses, je pense. Aux deux rencontres, on nous a remerciées et félicitées. C'est très valorisant pour nous.»

«En assistant à la journée sur l'alimentation, je ne m'attendais pas du tout à rencontrer 4 agricultrices de choc. Ce fut passionnant. Nous avions visionné le matin un film très intéressant et très éclairant. J'ai toujours vécu à la campagne dans ma jeunesse avec une parenthèse de 25 ans pour élever mes 6 enfants dans un quartier résidentiel de la périphérie de Bruxelles. Mais depuis 35 ans, je vis dans un village du Brabant Wallon et j'ai vu, hélas, beaucoup d'exploitations agricoles s'arrêter les unes après les autres. Bien entendu, je me suis posée des questions. Deux réponses me venaient à l'esprit : le vieillissement de la population avec le manque de relève chez leurs enfants et les complications administratives et réglementaires que l'Europe exigeait des exploitants. (...)

Mais en écoutant ces 4 agricultrices nous parler de leur métier en 2010, j'ai été à la fois étonnée par la complication des règlements européens et par leur double travail administratif et matériel qui rendait bien leur vie compliquée.

Je repensais à ma jeunesse (j'ai 88 ans !) dans mon village avec la paisible succession des saisons, des semailles, des récoltes, des journaliers saisonniers qui venaient de Flandre (ils viennent maintenant d'Europe centrale), des petits magasins (du boucher, de notre boulanger). J'ai vu naître à Namur la première grande surface ! La première... poudre à lessiver (on faisait la lessive d'une façon préhistorique ! avec du savon noir). J'ai vu chez mes parents la première machine à laver le linge (quelle merveilleuse avancée !) et le premier frigo. Avant lui, on descendait beaucoup de choses dans les caves qui étaient très fraîches (que de conserves de fruits et de légumes dans de grands bocaux, pas de surgélateur évidemment !).

J'ai été stupéfaite d'écouter ces 4 jeunes femmes nous dire par exemple : « Il nous arrive souvent de vendre nos récoltes avant même de les avoir semées et bien entendu, nous n'avons aucun pouvoir sur les prix que nous toucherons lors de la récolte. Cela dépendra beaucoup du temps, de la conjoncture nationale, européenne et même mondiale. Certains pays comme l'Argentine et l'Amérique du Nord influent considérablement sur les prix et nous devons suivre. (...)

*Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur cette intéressante journée...
Merci !»*

OBJET DE RECHERCHE

L'ACRF, depuis sa création, compte chaque année de moins en moins d'agricultrices ou d'épouses d'agriculteurs parmi ses membres. Cela s'explique notamment par la disparition constante d'exploitations agricoles de nos villages. Ainsi, nos liens avec le milieu agricole se sont progressivement estompés. Aujourd'hui, conscientes des multiples mutations et enjeux de ce milieu, nous avons voulu à nouveau nous attarder sur la situation de ces femmes. Mendras, sociologue français, affirmait déjà en 1984 que ces dernières sont le facteur de changement dans les exploitations (1984, pp.318-352). Il nous semble dès lors important en tant que mouvement qui prône le changement dans nos pratiques agricoles de posséder quelques clés pour comprendre les facteurs qui influencent les pensées de ces femmes et ceux qui les encouragent souvent à se mobiliser. C'est ce que nous tenterons de faire via cette étude...

Douze agricultrices se sont exprimées⁹. Nous repartirons de leur témoignage afin de mettre en évidence les facteurs qui les incitent à mettre en relation les agriculteurs et les non-agriculteurs de nos villages wallons. Notre objectif est de mettre en évidence les motivations et/ou les blocages qui leur permettent ou non de créer des liens entre ces deux milieux.

Pour ce faire, nous sommes donc parties à la rencontre de plusieurs agricultrices wallonnes. Notre volonté était qu'elles proviennent de régions différentes (Binche, Jodoigne, Clavier, Chastre, Couvin, Marilles, Petit-Rosière, Herve et Heure-en-Famenne), que leur rôles et le type de leur exploitation soient diversifiés (5 travaillent à l'extérieur, 7 travaillent sur l'exploitation ; certaines ont une toute petite ferme, d'autres une moyenne et d'autres encore une très grosse exploitation ; deux femmes ont une exploitation diversifiée) et, enfin, qu'elles soient d'âges différents (de 24 ans à 55 ans).

Nous avons proposé à ces femmes de parler de cinq thématiques larges : «village/conflit ?», «sociabilité», «contexte général de l'exploitation», «les hommes et les jeunes», «le syndicat» ; en approfondissant plus particulièrement les deux premiers thèmes.

⁹ Nous baserons notre propos tout en l'amplifiant sur une étude commanditée par la Région wallonne en 2009 à laquelle nous avons participé et qui s'intitule *Recherche-Action sur le thème des relations entre agriculture et société*.

La finalité de cette étude est donc de comprendre et d'expliquer, en vue de transformer ! En effet, nous sommes convaincues que c'est en tentant de comprendre l'autre, ses contraintes, ses contradictions, ses désirs, son contexte que nous parviendrons à ôter les stéréotypes qui influencent notre jugement et que nous trouverons la volonté d'agir individuellement mais aussi collectivement. **Nous espérons donc que cette lecture permettra de créer des liens et des ponts avec le combat des femmes du milieu agricole et ce en vue de créer ensemble les conditions pour qu'advienne la souveraineté alimentaire et qui feront que demain sera autant au niveau local que mondial.**

RESULTATS DE LA RECHERCHE

A/ DEUX LOGIQUES IDEALTYPIQUES

Afin de comprendre les relations sociales, et plus particulièrement la «volonté d'agir» de certaines agricultrices, l'analyse des données nous a amenées à différencier deux logiques idéaltypiques particulières : **la logique authentique** et **la logique hétéronome**. Toutes les deux reposent sur un rapport à l'activité agricole différent qui se cristallise dans la sphère familiale et l'espace social des agriculteurs/agricultrices.

La notion d'idéaltype est un outil méthodologique qui, tout en ayant le caractère d'une utopie, permet de comprendre le réel : «l'idéaltype est un tableau de pensée, il n'est pas la réalité historique ni surtout la réalité «authentique», il sert encore moins de schéma dans lequel on pourrait ordonner la réalité à titre d'exemplaire. Il n'a d'autre signification que d'un concept limite purement idéal, auquel on mesure la réalité pour clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments importants, et avec lequel on la compare» (Weber, 1992, p.185).

1. La logique authentique

- **Importance de la tradition**

La logique authentique est celle qui correspond à une vision puriste du métier d'agriculteur et d'agricultrice, c'est-à-dire qui respecte les règles dictées par la **tradition** et qui doit se transmettre de génération en génération. Ces agriculteurs/agricultrices n'exercent pas un métier, «ils en sont» (Descolongès, 1996, p.142-147), c'est-à-dire que l'agriculture, pour eux, ne représente pas uniquement un moyen de dégager un revenu, mais elle occupe une place centrale dans leur vie. Ce rapport à l'agriculture engendre **une imbrication ambiguë entre leur identité professionnelle, familiale et sociale**¹⁰. Certains agriculteurs et certaines agricultrices se considèrent encore actuellement indispensables à la société, quelle que soit leur production : c'est leur histoire et leur rôle depuis toujours qui justifient leur activité, constituant un maillon essentiel à la survie de l'humanité.

¹⁰ Un des facteurs révélateurs de cette imbrication entre sphère professionnelle et familiale peut être celui des habits de travail inchangés entre l'étable et le domicile.

L'agriculture, pour eux, est donc l'histoire de toute une profession, de toute une vie, de toute une famille. C'est l'histoire d'une évidence.

Il peut en résulter une **difficulté à innover**, à changer de perspectives de production car ces personnes se définissent dans un type d'agriculture bien précis, comme le faisaient leurs parents et le font souvent encore leurs amis.

- ***Agriculture, agriculture et encore agriculture !***

Cette identité professionnelle centrale est incontestablement corrélée au fait que ces personnes développent un **rapport total**¹¹ à l'agriculture... L'agriculture, c'est leur passion à temps plein. C'est le leitmotiv qui gouverne leurs temps libres, leurs discussions, leur logique d'action et de pensée.

- ***Formation sur le terrain***

De cette identité professionnelle semble découler une valorisation des compétences d'un agriculteur ou d'une agricultrice liées à l'acquisition de **savoirs intergénérationnels** et à l'acquisition de l'**expérience** au fil des années d'apprentissage. C'est d'ailleurs dans cette optique que certains couples d'agriculteurs élèvent leurs enfants.

Cette valorisation des compétences expérimentées renforce la **cohésion du groupe agricole** (partage des connaissances) mais semble, encore une fois, peu propice au développement d'activités innovantes et au développement de réflexions stratégiques qu'imposent les lois du marché libre. C'est alors souvent par les **réunions syndicales** et par la **presse agricole** que ces agriculteurs s'informent des changements du cadre légal de l'agriculture mais aussi des stratégies à adopter afin de maintenir le rythme de croissance accru imposé par un libéralisme à outrance. D'où l'important pouvoir d'influence du discours des syndicats. Heureusement, tous n'ont pas le même discours... Malheureusement, ceux qui prônent une agriculture durable multifonctionnelle sont ceux qui réunissent le moins de membres...

- ***Une épouse et des voisins qui s'adaptent...***

Concernant la sphère familiale, nous avons tenté de mettre en évidence le rôle et la place qu'occupe la femme au sein de l'exploitation. Nous avons pu constater que, dans le cas où le mari choisit de reprendre l'exploitation de ses parents, la **«nouvelle épouse»**, se rapprochant de cette logique idéaltypique, **s'intègre dans le modèle d'exploitation en cours et s'adapte aux choix opérés par son mari et ses beaux-parents.**

La socialisation au monde stricto sensu agricole se répercute sur le mode de gestion du développement de l'exploitation, ces agriculteurs agissant en **autonomie**. Ils se réfèrent à un

¹¹ Ce concept est issu de l'analyse de D. Bodson dans *Les villageois* (1993). Il a été réutilisé ultérieurement par V. Huens dans *Jeunes agricultrices wallonnes : entre «être» et «devenir»*.

modèle ancien où l'agriculture régnait dans le milieu rural et considèrent que les gens connaissent la réalité d'une exploitation agricole. Les agriculteurs et les agricultrices estiment alors non seulement que ce sont **aux autres villageois de s'adapter** à l'activité agricole mais aussi que ce sont aux autres à venir s'y intéresser. En agissant de la sorte, ils considèrent dès lors que les gens connaissent d'emblée ce qu'est une exploitation agricole !

▪ **Les amis de mon mari sont mes amis**

Pour terminer, cherchant à analyser la «dynamique de sociabilité du couple» c'est-à-dire la manière dont les membres du couple vont déployer un réseau de sociabilité, nous avons constaté qu'une fois mariées, certaines agricultrices, au même titre qu'elles s'adaptent au rôle assigné par leur époux dans l'exploitation, effacent leur ancien réseau social pour ne plus se lier qu'à **l'espace social de leur conjoint**.

Voici quelques extraits qui illustrent bien tous ces propos :

Aurélie :

«M : Qu'est-ce qui vous attire dans le métier ?

A : Je ne sais pas... je ne sais pas expliquer ce qui m'attire... c'est les bêtes.

(...) J'ai baigné dedans depuis que je suis toute petite. A deux ans, j'allais soigner les veaux. C'est toute ma vie. C'est comme ça».

Nicole :

«On n'a pas le temps ! Parce que quand on va au théâtre, on rentre à 10h du soir et que le lendemain, on se lève à 5h du matin. Je ne sais pas enfin... on a toujours été élevé à s'intéresser qu'à ça. Moi, je voyais mon père, il n'allait pas au théâtre. On s'occupait de ses affaires et puis quand on sort, on va au souper de l'association des éleveurs, on va aux conférences du syndicat agricole, on va aux journées d'étude du syndicat betteravier, on va à une démonstration de machines, on va à un concours de blancs bleus, de vaches laitières. Forcément, parce que c'est nos points communs. C'est notre quotidien, c'est comme pratiquement... c'est toute notre vie quoi ! Y'a des gens pour qui la ferme, c'est que ça. Nous autres, on lit beaucoup les journaux, mais tout le monde ne fait pas ça».

Aurélie :

«M : Vous trouvez qu'un agriculteur qui a fait des études d'ingénieur agronome est mieux armé ?

A : Non. Je ne pense pas.

M : Pourquoi ?

A : Parce que déjà depuis tout petit, il est baigné dedans -fin en général parce que y'en a quand même de l'extérieur- mais ils savent. Ils n'ont pas besoin d'aller à l'école, ils savent. Non, ça je ne pense pas. Je ne crois pas du tout. Il peut très bien y en avoir un bon qui n'a jamais fait d'études et un qui a fait plein d'études et qui ne sait rien.

M : C'est l'expérience pour vous qui fait un bon fermier ?

A : *Oui. C'est comme tous les métiers ça je pense. C'est quand on est dedans qu'on apprend le plus et qu'on apprend le mieux. Et en échangeant avec d'autres pour voir comment eux font... Je pense que c'est comme ça».*

Aurélie :

«M : *Donc vous voulez bien expliquer si les gens viennent vous voir mais...*

A : *Ah oui ça, ils peuvent poser toutes les questions qu'ils veulent.*

M : *Et pourquoi c'est pas dans l'autre sens ? Parce que vous n'y avez jamais pensé ou... ?*

A : *Parce que j'y ai jamais pensé de 1 et euh non... parce que c'est eux je trouve qui doivent s'intéresser pour savoir pourquoi on rentre tard et tout ça. C'est à eux de venir poser les questions.*

(...)

M : *Et comment vous voyez justement ça ? L'avenir ? Le fait d'être en plein milieu d'un village, en face de l'église ?*

A : *Je ne sais pas (elle rigole). Jusque maintenant, ça va parce que ce sont presque tous des gens qui étaient là avant et qui ont toujours supporté ça comme ça. Normalement ça devrait aller.*

M : *Et quand ils vont partir ?*

A : *Ah ça, on verra ! On verra les nouveaux habitants. Mais normalement, c'est eux qui doivent s'adapter. Par exemple s'ils viennent ici en face, ils savent bien qu'ils sont en face d'une ferme donc voilà...*

(...)

M : *Tiens, je me demandais, est-ce que vous êtes au courant s'il y'a des communions ou une activité quelconque pour ne pas aller déposer un tas de lisier par exemple juste à l'endroit de cette activité ?*

A : *Quand c'est par exemple un enterrement ou un mariage aussi je pense, on le sait parce que les enterrements, ben ce sont des gens de X (du village) et donc on a un faire-part (quand ce sont des «anciens» !). Donc on essaye de ne pas passer avec le tracteur devant l'église.*

M : *Mais si la personne ne vient pas de X ?*

A : *Si c'est pas de X, il ne viendra pas ici donc oui, on peut dire qu'on est au courant ! Pour les communions, ça c'est plus difficile. Mais on sait bien que c'est à la Pentecôte, je pense ou un truc comme ça mais on ne sait jamais vraiment... le curé va dire qu'il faut aller lire parce que normalement c'est affiché sur le panneau mais...*

M : *Et vous allez lire alors ?*

A : *(silence) Mmm. Presque (elle rigole)».*

Annick :

«M : *Est-ce que les gens savent qu'ils peuvent acheter des œufs ici ?*

A : *Oui (mitigé) oui oui. Mais je pense qu'ils ne prennent pas le temps de se dire « c'est quand même plus frais, du jour et plus naturel, etc ». Non, ils préfèrent la facilité. Enfin, je pense. Parce qu'il y a un autre agriculteur un peu plus loin qui traite ses vaches donc ils pourraient se dire « Tiens il a des vaches, il traite du lait » mais non, y'a personne qui y va donc...»*

Marianne :

«M : *Vos amis, ce sont des gens du milieu ou de tous bords ?*

M : *De tous bords. Bon bien sûr, majorité agricole parce que le fait est que si y'a une activité bien souvent ce sont des soirées d'éleveurs ou bien du syndicat. Mais vendredi, par exemple, on a un souper avec ceux de l'ALE... Oui, parce qu'en plus, il est encore là-dedans ! Donc vous voyez, il est toujours appelé par tout le monde et il dit jamais non. Alors, je lui dis aussi « c'est quand même une harmonie de couple hein !»».*

LA NOTION D'IDENTITE DE METIER...

Toutes ces dimensions nous rapprochent de la notion d'«identité de métier». Celle-ci constitue «une **identité collective**, partagée par tous les membres d'un même «métier»» (Chaix, 2007, p.2). Elle se construit lors de l'apprentissage dans le cadre du «rapport d'échange symbolique maître-apprenti» car, durant ce temps, la participation au travail consiste à «**faire comme**» le maître qui partage le même idéal du métier (Chaix, Opcit.). Zarca affirme à propos de cette période qu'elle est «un processus d'identification croisée porté par une gestuelle et une langue propre au métier, l'apprenti jouant des différences et des similitudes pour affirmer progressivement sa maîtrise face au maître d'apprentissage» (Zarca, 1988 IN Chaix, p.4). En agriculture, la période d'apprentissage peut commencer dès le plus jeune âge. Pharo écrit d'ailleurs que «les apprentissages familiaux favorisent la construction d'identité de métier parce qu'ils sont fondés sur la transmission intergénérationnelle». Ce parcours est ainsi initiatique puisqu'il est progressif et critiqué par le regard du parent. Delbos et Jorion défendent quant à eux l'idée que ce n'est pas le savoir qui est transmis mais **le travail** : «Mais que voit l'enfant ? Son père et sa mère au travail sur le marais. Il voit des gens au travail, il ne voit pas du «savoir» ou des «connaissances» (Delbos et Jorion, 1984, p.128 IN Chaix, p.6). Cet extrait, dans son extrémisme, souligne une nouvelle fois la complexité, pour l'enfant, de se construire une identité qui soit autre qu'une identité de métier lorsque les sphères familiale et professionnelle sont si étroitement liées.

2. La logique hétéronome

L'hétéronomie consiste à ne pas être autonome, à se baser sur des règles ou des lois reçues de l'extérieur¹². «Hétéro» provient du grec ancien «étéros» et signifie «autre» tandis que «nome» nomos signifie «loi».

▪ **Une entreprise à gérer**

Contrairement au premier cas de figure que nous venons d'analyser, les agriculteurs qui déploient une logique «hétéronome» vont concevoir leur activité agricole comme un travail, comme une activité qui permet de **dégager un revenu**. Leur exploitation ressemble moins à un patrimoine familial à entretenir et perpétuer qu'à une entreprise à développer.

L'agriculteur/agricultrice définit son rôle et son activité en les adaptant au fonctionnement de la société actuelle. Il ne se définit pas par ce que ses parents produisaient et parvient à prendre distance par rapport à l'histoire de sa profession afin de **l'ancrer dans l'actualité** et l'envisager

¹² Dictionnaire «Le Robert», 2002.

comme une entreprise qui doit s'adapter aux lois du marché. Dans les faits, cette définition de l'identité agricole s'oppose aux discours fréquents qui défendent l'identité nourricière «traditionnelle» des agriculteurs.

- ***Une activité à temps partiel***

Ce rapport à l'agriculture encourage un agriculteur ou une agricultrice à définir sa vie, son identité et son activité, également par d'autres espaces que ceux du milieu agricole. Nous dirons donc qu'ils développent un «**rapport relatif**» à l'**agriculture** c'est-à-dire que celle-ci n'est plus vécue comme un tout mais représente une partie de leur vie, de leur quotidien.

Les personnes, se situant dans ce rapport, réalisent des comparaisons avec d'autres réalités que celles du milieu agricole. Ces comparaisons témoignent de leurs prises de distance par rapport au monde agricole et de leur capacité de le replacer au centre de la société tout entière :

- ***La ferme, un bien commun***

La «théorie des parties prenantes» (Stakeholder Theory) est fréquemment utilisée pour qualifier la responsabilité sociale des entreprises envers leur environnement. Elle postule qu'une entreprise doit intégrer, dans son développement, les intérêts et les représentations de ses multiples partenaires. A son opposé, la «théorie de l'actionnaire» (Stakeholder Theory) porte bien son nom, vu qu'elle conçoit l'entreprise, et la responsabilité sociale de cette dernière, comme devant uniquement prendre en compte le bien-être financier de ses actionnaires (Freeman, 1984 ; Caroll et Buccholtz, 2000).

Dans notre cas, le concept de «parties prenantes» nous permet de qualifier la prise en compte, de la part de certaines agricultrices, dans le développement de leur exploitation mais aussi dans l'exécution de leurs activités agricoles, des **différents usages de la ruralité** et des **intérêts des consommateurs**. Cette «intégration locale» permet de recréer une culture commune : la ferme n'est plus seulement personnelle mais devient petit à petit aussi celle du village. La création de cette **culture commune** est aussi rendue possible par le fait que de nombreuses personnes envisagent leur retour à la campagne comme un retour «au naturel», un retour «aux sources». Ce dernier inclut également la ferme du coin.

- ***Importance des connaissances plutôt que de l'expérience***

La dernière caractéristique inhérente à ce rapport «hétéronome» entre l'agricultrice et son activité agricole concerne la valorisation des **connaissances exogènes** plutôt que celle de l'expérience endogène. Ces connaissances peuvent être celles acquises lors de la **scolarisation** et de la **formation** (le français, les maths mais aussi l'ouverture et l'entraide). Elles peuvent également être celles de **conseillers** et de **spécialistes** (nutritionnistes, banquiers ou experts) qui ne dépendent pas directement du milieu agricole.

▪ **Un projet de couple**

Dans la sphère familiale, la reprise et l'orientation de l'exploitation, pensées selon ce type de logique idéaltypique, résultent d'une **négociation au sein du couple** et deviennent ainsi leur **projet commun**. L'épouse occupe une place centrale dans l'exploitation au même titre que son mari. La notion de «complémentarité des tâches» prend alors toute sa justesse car elle résulte d'un choix commun, d'une répartition négociée. L'apprentissage des enfants est également perçu différemment. Il ne suppose pas la participation aux tâches quotidiennes mais suppose la transmission de valeurs et de raisonnements qui leur permettront de réaliser des choix réfléchis et choisis dont le premier concerne la reprise éventuelle de l'exploitation des parents. Si l'enfant reprend la ferme, ce sera par choix et non parce «qu'il aura baigné dedans depuis tout petit», sans pouvoir l'expliquer.

Enfin, le couple développe un réseau social commun mais maintient également des espaces sociaux personnels.

Voici quelques extraits qui illustrent bien tous ces propos :

Dominique :

«D : Un jour, j'entendais un agriculteur qui disait «Moi, je produis de la viande et il faut que les gens en mangent pour que je puisse vivre». Je lui ai répondu : « José mais tu te trompes. Les gens, ils ne vont pas acheter de la viande pour te faire plaisir et pour que tu puisses vivre. Ils vont en acheter s'ils en ont envie. On te ferait acheter quelque chose que t'as pas envie toi ? Change ta mentalité. Tu n'es pas indispensable. C'est vrai que manger c'est indispensable mais on peut manger autre chose. Tu ne vas pas forcer les gens à manger ta viande s'ils n'en ont pas envie. »

M : Les agriculteurs, ils ont souvent envie que les gens s'adaptent à eux ?

D : Oui. Parce qu'ils se croient indispensables. Maintenant, manger ça c'est une règle ; vous ne pouvez pas vivre sans manger. Si même vous êtes bouddhistes ou d'une philosophie qui vous permet de vivre avec peu d'énergie en mangeant par exemple tout ce qui est végétarien ou végétalien ; le végétal, c'est aussi nous qui le produisons donc... il faut s'adapter. On fait la guerre contre le lait maintenant, à juste titre peut-être, on a certainement sur-consommé. Il y a des allergies. Pourquoi ? C'est toute une explication, on ne va pas rentrer dans les détails. Eh bien, remettons-nous en question. Ce n'est pas nous qui allons empêcher les choses de changer parce qu'on doit vivre. Non».

Dominique :

«D : On a des amis en agriculture mais on en a aussi beaucoup d'autres milieux parce que cela fait du bien de voir ce qui se passe ailleurs et de voir qu'il n'y a pas que dans le milieu agricole que tout va mal, que la vie est dure. Et je pense que ça, c'est le triste côté de l'agriculture, c'est que si on veut, on peut se renfermer vraiment sur soi-même. Travailler comme des petites souris et ne pas avoir de contacts avec l'extérieur. Pour moi, ça, c'est pas bon.

M : Et pourquoi c'est pas bon ?

D : Parce qu'on ne relativise plus, on n'a plus une critique objective et on travaille. On n'a plus que cette raison là de vivre. Or, il y a autre chose à faire aussi dans la vie que de travailler ! Il faut vivre quoi».

Marianne :

«M : C'est vrai que l'avenir n'est pas rose du tout pour nos jeunes qui vont reprendre... Je trouve que c'est quand même très grave. Ça, il faut quand même l'avouer. Mais bon, que faut-il choisir ? Quand vous voyez ce que Caterpillar par exemple va encore licencier... Bon d'accord, ils ont peut-être une garantie de chômage mais pffff... Alors, je dis toujours à mon époux : «nos enfants, s'ils ne veulent plus travailler et qu'ils veulent faire la ferme, ils auront au moins toujours quelque chose à manger». Mais c'est quand même sérieux tous ces gens-là qui vont se retrouver licenciés et qui ont des grosses familles euh ou pas toujours des grosses familles mais qui ont emprunté pour une maison et tout ça... La crise est là pour tout le monde, je ne le vois pas rien que pour nous».

Chantal :

«C : C'est vrai qu'il faut faire un effort dans un sens comme dans l'autre.

M : C'est-à-dire ?

C : Nous, nous essayons de ne pas trop déranger. Nous évitons de faire des odeurs trop nuisibles ou des bruits. On essaie de respecter.

M : Et comment faites-vous ?

C : Ici à l'avant, il n'y a pratiquement plus de bétail. C'est très rare. Tout est à l'arrière et en plus, on a déplacé des bâtiments vraiment dans les champs».

Bernadette :

«B : Quand on s'est mariés, il y avait 7 maisons. Maintenant, il y a beaucoup de nouvelles constructions et derrière, ce sont nos terres. Mais, on a toujours eu de bonnes relations. Quand on a fait l'étable, il y avait un voisin qui faisait une soirée et nous y sommes allés pour présenter notre projet. On en a parlé et on a dit aux personnes, si vous avez des questions à poser, on est là... Et on a toujours fait comme ça et ça se passe très très bien. Je crois que si la ferme disparaissait, ils seraient malheureux.

M : Ah oui ?

B : Ah oui ! Parce qu'il y a beaucoup de mamy, de mamans, de gardiennes d'enfants parce que c'est un village qui promène ses enfants. Alors nous, nous avons devant la ferme toute une aire bétonnée qui rentre et ressort plus loin et bien les mamans viennent avec leurs poussettes, leurs landeaux voir les petits veaux... parce qu'on a donné l'autorisation ! Il faut faire de part et d'autres... Il faut une communication, euh, comment vais-je dire, il faut savoir accepter des choses et eux aussi des contraintes ».

Bernadette :

«M : Avec le recul que vous avez, est-ce que vous trouvez que c'est important pour un agriculteur de continuer une formation après ses rénovés ?

B : Aujourd'hui, oui.

M : Pourquoi ?

B : Parce que c'est une entreprise... et je vais dire que c'est vrai qu'il faut travailler 50% physique mais il y a tout le reste : les papiers, l'évolution et les normes, c'est important tout tout tout ! Et puis aussi la gestion parce qu'on démarre avec un capital tellement gros derrière soi... C'est un chef d'entreprise ! Et les fermes deviennent tellement importantes ! Ah oui, il faut au moins qu'il ait un graduat. Et celui qui est ingénieur agronome, ça, c'est le nec !»

Dominique :

«J'ai fait mon graduat en agronomie sans savoir si j'allais reprendre une ferme ou si j'allais travailler à l'extérieur. Je faisais de la comptabilité agricole, j'ai fait ça pendant un an. Je voulais m'occuper de mes enfants, alors le jour où j'ai été enceinte, mon mari m'a dit : «Si tu veux rester à la maison, tu peux». Après six mois, je devenais folle à rien faire et j'ai dit : «Je vais pas retourner travailler»

alors, je lui ai dit «Et si on reprenait la ferme de tes parents ?». Il a répondu : «Ok, si toi tu veux, d'accord, mais moi tout seul, je veux pas.»

(...)

Nous, de toute façon, on était limités, parce que quand on a repris la ferme, il n'y avait qu'un petit quota, donc avec la politique des quotas, on était limité dans la production. Alors, on a voulu se spécialiser. Puisqu'il y avait un outil de travail (le quota laitier), on a vraiment limité : On a éliminé le troupeau mixte, car on s'est dit qu'on allait pas faire viande et lait. On s'est donc spécialisé dans le lait et à partir de là, on a essayé de trouver une transformation.

(...)

On décide jamais l'un sans l'autre. On est complémentaires. On a chacun son domaine : lui adore les chiffres et donc s'occupe de l'administratif et de la comptabilité. C'est lui aussi qui fait les livraisons. Moi je produis. Au niveau de la traite, on fait ensemble, moi je m'occupe des veaux et lui, de l'alimentation du bétail. Il a fait une porcherie, ça, je ne m'en occupe pas. Il m'a fait un poulailler, ça, c'est pour moi, mes petits poulets, mes petits poussins, je m'en occupe et j'aime bien».

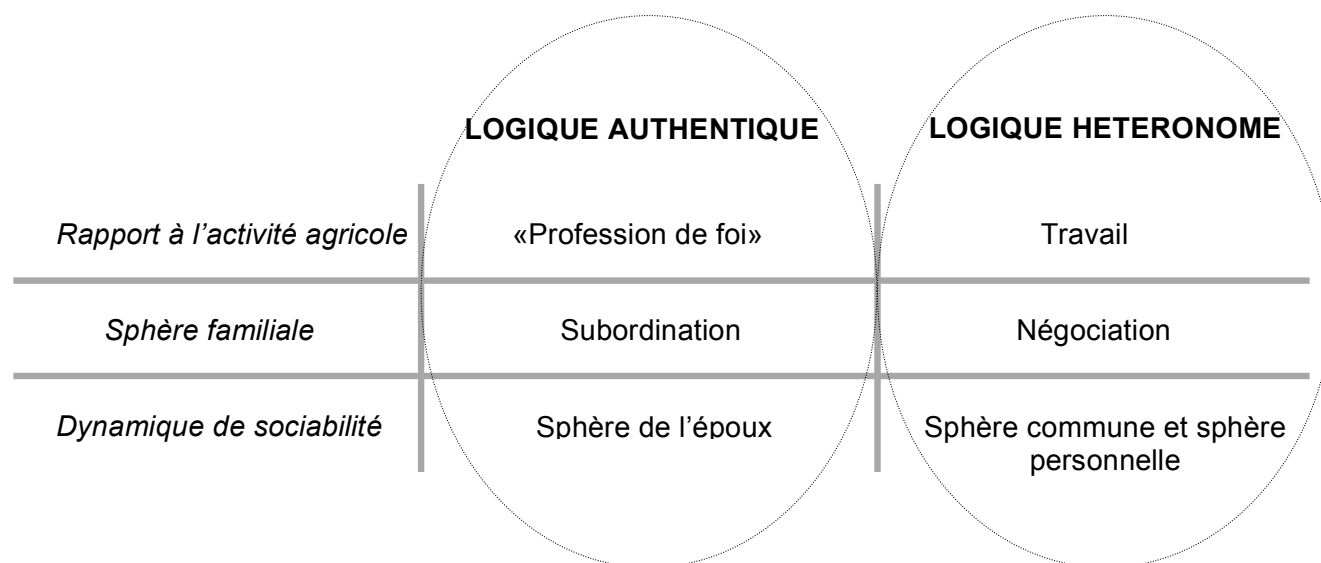
Dominique :

«On aurait un fils qui aurait envie de reprendre la ferme. Alors, on discute de notre métier et on se remet en question.

(...)

Ce qu'on essaye de lui donner, c'est la capacité à réagir face à un moment difficile. C'est ça qu'on fait... Les fermiers, à un moment donné, il faut qu'ils puissent réagir et le problème c'est que parfois, on est dans des situations où on ne sait plus réagir parce qu'on est acculé par l'argent, par des dettes et alors, on prend des mauvaises décisions... C'est caricaturé, mais on prépare les enfants à devenir des adultes pour être chefs d'entreprise, pour prendre des décisions importantes, c'est ça la vie et ça dès le plus jeune âge. L'école c'est le devenir de plus tard : quand tu as un échec par exemple si tu perds une vache, c'est comme si tu avais un 0/20. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Te demander «Pourquoi j'ai eu 0/20 ? Pourquoi j'ai perdu une vache ?» Tu analyses : «Parce que j'ai mal fait ci, parce que j'ai mal fait ça» et tu essayes d'éviter à nouveau le problème. C'est ça la vie. Donc ce que tu vis en tant qu'enfant, c'est pour te préparer à être adulte. Et on espère que ce qu'on lui donne maintenant se transformera en atout pour être chef d'entreprise».

3. Synthèse des deux logiques



B/ LES TENSIONS ENTRE LES DEUX LOGIQUES

Dans la logique des idéaux-types, nous postulons qu'une agricultrice, se confondant totalement dans l'une des deux logiques et s'y identifiant pleinement, ne ressentira aucune tension par rapport au modèle opposé et donc ne développera pas le besoin de poser des actes afin de tendre vers l'autre modèle. Par contre, si une agricultrice ne s'identifie pas ou plus à l'une ou plusieurs des caractéristiques de l'idéaltype auquel elle appartient à priori, elle peut se retrouver en tension avec l'autre idéaltype. Cette tension peut la pousser à se mettre en mouvement et à poser des actes qui vont la mettre en harmonie avec son propre idéal ou sa conception du métier. L'analyse du discours de chacune des agricultrices semble être le théâtre, par excellence, des tensions qui existent entre ces deux pôles. Si nous imaginons la vie des femmes dans les exploitations, il nous est possible d'imaginer, à titre d'hypothèses, les causes de ces tensions. Il nous semble dès lors intéressant, en partant des deux premiers critères construisant les deux logiques idéaltypiques, d'analyser ces pressions et les stratégies mobilisées par les agricultrices afin de les réduire.

1. Les tensions dans le rapport à l'activité

Lors de l'analyse des entretiens, quatre tensions majeures nous sont apparues récurrentes dans le rapport que les agricultrices entretiennent avec leur activité agricole.

La tension la plus répétitive est celle qui existe *entre un rapport «total» ou «relatif»* à l'agriculture. Elle apparaît, dans chaque entretien, de manière plus ou moins prononcée et de manière plus ou moins consciente. Les femmes sont tiraillées entre le monde de la ferme et leur besoin de contacts diversifiés :

Christiane :

«C : Je trouve que le problème de l'agriculture, c'est que c'est un secteur très économique finalement. On a parfois tendance à l'oublier mais c'est quand même un secteur où on parle beaucoup d'argent et de commerce. Ça doit toujours rapporter et on est toujours à la recherche d'investissements. Et puis, c'est un monde assez clos. Dans ce milieu-ci, ils s'intéressent surtout à ce qu'ils font : leur métier, la rentabilité. Quand vous rencontrez des fermiers entre eux, ils ne parlent pas de leurs dernières vacances mais bien de leurs dernières récoltes. Et ça, ce côté-là, ça m'a pesé. Parce que justement dans l'enseignement, on parlait jamais argent parce que tout le monde avait son salaire. On parlait du dernier film qu'on est allé voir, de la pièce de théâtre, etc.

(...)

M : Donc, vous dites que c'est le métier mais aussi le manque de contacts qui font que les femmes vont travailler à l'extérieur ?

C : Moi, c'est ce qui m'a manqué. Et je suppose que c'est la même chose pour elles. Ma belle fille, elle est dans un milieu pharmaceutique avec des gens qui ne sont donc pas nécessairement du milieu agricole... Oui, je pense que c'est ça qui manque le plus quand on revient chez soi, surtout comme nous ici qui sommes à l'écart du village... allez, isolés tout compte fait».

La seconde tension est celle qui concerne **le mode de gestion de l'exploitation**. Elle concerne aussi bien le voisin direct que le consommateur en général. La ferme doit-elle être une propriété «ouverte» ou «fermée» ? Le fermier doit-il rendre les menus services qui lui permettront de maintenir des relations cordiales avec son voisinage ? Ces menus services (prêts de machines, etc) sont-ils le prix à payer pour les contraintes que doivent «supporter» les voisins qui vivent à côté d'une exploitation ? Voici un exemple de questionnement... discours tantôt «authentique», tantôt «hétéronome» :

Emilie :

«E : Ce qu'il y a, c'est que les fermiers ne prennent plus le temps de parler, d'accueillir les gens chez eux. Alors, quand ils vont épandre le lisier par exemple, ça pue et donc le voisin, il râle. Ou alors, pendant la nuit, le camion de lait vient chercher son lait, ça fait du bruit et donc le voisin, il râle... C'est tous des petits trucs comme ça mais c'est la vie. Il faut savoir vivre avec. Et certaines personnes, elles veulent venir à la campagne et être tranquilles. Mais, elles ne se rendent pas compte qu'une ferme, ça vit et ça bouge tout le temps.

(...)

E : Je crois que les hommes, ils n'aiment pas avoir un étranger -allez, fin quelqu'un de Bruxelles par exemple- dans sa cour qui regarde partout. Eux, ils veulent que ça avance, aller dans leurs champs et ils ne veulent pas perdre de temps avec des gens ainsi. Moi, je vois ça comma ça.

M : Et toi, tu penses quoi ?

E : Moi, je pense qu'il faut parler avec ces gens et leur montrer notre vie... J'aime autant perdre 10 minutes ou un quart d'heure avec eux... Parce qu'après, on se plaint : « Oh, ils ne savent même plus d'où vient le lait ni rien ». Mais si on ne sait même pas prendre la peine de leur apprendre... ».

Il nous semble, toutefois, qu'il existe deux facteurs importants qui constituent un frein à la prise en compte de cette tension dans la manière de «penser» le développement de l'exploitation : les **contraintes structurelles** (incertitude actuelle du secteur, investissements financiers importants peu adaptables du jour au lendemain, etc.) mais aussi **les contraintes liées à la reprise de la ferme des beaux-parents**, pour la majorité des agricultrices. Ces femmes doivent donc s'adapter à un nouveau mode d'organisation et à une nouvelle manière de penser et d'agir qui ne sont pas spécialement en accord avec leur pensée personnelle.

La troisième tension concerne celle qui existe **entre deux conceptions du métier**. Selon Bajoit, «lorsque deux légitimités culturelles sont en concurrence, dans les périodes de changement social accéléré, deux conceptions de la «bonne» gestion de la vie collective coexistent alors, qui ont chacune du pour et du contre, ce qui oblige les acteurs à faire appel à leur réflexivité pour choisir, sans bien savoir les conséquences de leurs choix» (2003, p.108). Apparaissent dès lors des conflits entre ceux qui tentent de défendre et de réaffirmer les valeurs du passé et ceux qui adhèrent aux idées nouvelles, pas encore pleinement légitimées :

Nicole :

«Mais enfin, les hommes politiques, les ministres et tout ça, ils aiment ça : wouaw, produits du terroir, chèvres et tout ça. Et quelqu'un comme nous, ça, ils aiment pas parce que ça ressemble à une ferme industrielle en fait, où on ne fait qu'une seule spéculation qu'on essaye de faire de façon pointue. Je veux dire, ce n'est pas moderne, ce n'est pas dans l'air du temps. Mais imaginer que le tourisme ou les produits du terroir vont sauver l'agriculture wallonne ? Les gens se trompent ! Grandement. Pour moi, ce n'est pas ça. Parce que c'est un autre métier. Maintenant, les produits de terroir, c'est très bien, on peut les faire mais le plus dur, c'est de les vendre.

(...)

Donc voilà, c'est compliqué tout ça. J'en connais un à X, sur la route de Gembloux, il m'a dit «Je vais simplifier, je vais diminuer parce qu'avec les contraintes administratives, sanitaires et tout ça, ça finit par faire de trop». Et donc quand je dis que mon mari a choisi une spécialisation au départ pas très... gratifiante ; c'est pas gratifiant parce qu'on ne sait pas ce que le produit devient. Mais, quelque part, j'ai beaucoup plus belle vie que si je faisais du fromage et tout ça quoi. Je pourrais... mais ici, c'est beaucoup plus facile. L'embêtant, c'est ça, c'est que l'agriculture, elle est tenaillée et les agriculteurs, ils sont tenaillés entre deux conceptions du métier».

Christiane :

«C'est pas facile de se diversifier. Et alors ça aussi, on dit partout : il faut diversifier. Partout, partout. Mais diversifier, ça veut dire investir. N'importe quoi hein, faut investir. Et si ça ne marche pas ? C'est facile de dire à quelqu'un : fais ton beurre. Mais si tu ne le vends pas ? C'est pour ça que je dis qu'il faudrait peut-être plus de suivi pour lancer ceux qui veulent le faire (pour les études de marché). Je ne sais pas. C'est peut-être utopique. Mais moi je crie au secours... les agriculteurs disparaissent à une vitesse VV prime. Il suffit de compter dans les villages ceux qui restent. En tout cas, moi ici, je me vois mal faire une diversification, je trouve qu'on a déjà trop de travail comme ça. Ou alors comme je disais, il faut qu'on réduise.

(...)

Les consommateurs, ils recherchent la nature, le vrai mais quand ils savent le prix... Moi, je vois chez X, sa glace c'est 6€ du litre. Toutes les familles ne savent pas s'acheter ce produit-là ! Je vois les fraises, c'est 6-7€ du kilo. Tout le monde peut pas se permettre ça. Ma belle sœur par exemple, elle ne jure plus que par le Bio. Je lui dis : «C'est bien mais c'est quoi comme budget ?». «Ah oui, c'est quand même plus cher». Mais ils sont quasi pensionnés, ils étaient enseignants tous les deux et donc voilà, ils savent se le permettre parce qu'ils n'ont plus que ça à acheter. C'est un créneau comme un autre, mais qui coûte plus cher. Maintenant, si on passait tous en Bio, je pense qu'il y aurait un problème de surproduction. Le même que le conventionnel connaît maintenant.

M : Mais je ne parle pas que du Bio.

C : Oui mais, on dit : «On veut du vrai, du naturel» mais est-ce que les gens sont prêts à mettre l'argent ? Oui, dans les paroles. Mais dans les faits ? Moi, je dis souvent : «Quand on a 5000 francs pour faire ses courses la semaine, on n'en a pas dix hein !» J'ai déjà entendu un instituteur dire : «Moi, quand les poulets sont en promotion à l'Intermarché, j'en achète trois pour les mettre dans mon frigo parce que j'ai trois enfants». Et voilà. Comme quoi, c'est le portefeuille qui guide souvent le consommateur. Et la majorité ne met pas l'argent dans la nourriture. C'est connu : c'est les loisirs et on mange des pâtes».

Enfin, la dernière tension est liée à **la manière dont les agricultrices pensent que les personnes extérieures au milieu perçoivent et considèrent le milieu agricole**. Cette tension est très prégnante chez certaines femmes et est également ambivalente : elle peut soit provoquer une mobilisation (cfr infra), soit provoquer un blocage chez l'agricultrice. Dans ce dernier cas, nous

dirons que l'agricultrice aura incorporé un stigmaté (Cfr encadré p.25). Voici des exemples de stigmatés racontés par Christiane :

Christiane :

«Quand on détruit l'agriculture de l'extérieur et qu'il faut chaque fois redorer son image et ré-expliquer que ça ne se passe pas toujours comme on dit dans les médias, c'est quelque chose de lourd. Et c'est vrai que parfois, on a envie d'abandonner. C'est peut-être pour ça qu'il y a des fermiers qui se replient sur eux-mêmes. Parce qu'on est tellement décrié, critiqué. Enfin c'est du moins l'impression que moi j'ai.

M : *Par rapport à quoi ?*

C : *Vous le savez aussi bien que moi ! On est des pollueurs, on emploie des pesticides, les bêtes sont maltraitées... Qu'est-ce qu'on ne raconte pas sur l'agriculture ? Des tas d'idées fausses et il faut toujours ré-expliquer.*

(...)

C'est pas évident hein. ça a été les fermes ouvertes le week-end passé. La semaine avant, on a vu Yan Artus (Bertrand) qui a démoli toute l'agriculture. Alors moi, j'ai l'impression de lutter contre des moulins à vent. C'est facile de démolir mais pourquoi est-ce qu'on ne montre pas une fois tout ce qui se fait et qui se fait bien ? C'est toujours le négatif. Enfin. Toutes des choses comme ça quoi. Mais alors moi, quand je lis ou vois ça, je me dis... pffff pourquoi encore aller embellir notre image. Je trouve enfin quoi. On ne parle pas comme ça des médecins, on ne parle pas comme ça des pharmaciens. On ne parle pas comme ça des enseignants... Enfin je ne sais pas moi.»

Françoise:

«M: *Est-ce que tu ressens une perception négative du milieu agricole?*

F : *Ca dépend. Si je regarde mes collègues -j'aime bien parler des personnes que je connais- j'ai des collègues qui ont une vision négative de la ferme et d'autres pas du tout.*

M: *Et une vision négative, c'est quoi ?*

F : *C'est dire, comme toujours que les agriculteurs sont des pollueurs, que les agriculteurs embêtent les gens en allant manifester, qu'ils pulvérisent à travers tout et que c'est mauvais pour les maladies humaines... C'est fatigant de devoir toujours se justifier hein ! Parce qu'on fait ce qu'on peut et on le fait correctement. De toute façon, si on ne le fait pas correctement, on est sanctionné et ça, ils ne se rendent pas compte les gens. Notre but, ce n'est pas de travailler comme des «barakis» parce qu'en plus, on est sanctionnés par après. C'est pareil pour le lisier. Donc, ça nous rapporte rien. Bien sûr y'en a peut-être qui le font quand même (épandre hors des dates légales). J'en connais pas, mais c'est toujours celui-là, le mauvais qui fait l'image de toute la profession ».*

UNE STIGMATISATION QUI ENCOURAGE UN REPLI SUR SOI...

Un individu est dit **stigmatisé** lorsqu'il présente un attribut qui le disqualifie lors de ses interactions avec autrui. Cet attribut constitue un écart par rapport aux attentes normatives des autres à propos de son identité, ce qui empêche cet individu à être pleinement accepté par la société. (Erving Goffman, 1975, p.26).

L'intériorisation de stigmates par les agriculteurs et les agricultrices peut les amener à se regrouper et à se couper du monde non agricole afin d'éviter de devoir se justifier. En effet, Goffman explique les processus d'isolement liés à la stigmatisation : «(...) [la personne stigmatisée] s'assure d'une certaine solitude, car, (...) plus on passe de temps avec quelqu'un et plus des évènements imprévus et révélateurs risquent de se produire» (Goffman, 1975, p.68). Même si les agriculteurs ne sont pas toujours discrédités, ils se sentent néanmoins parfois discréditables. Pour pallier cette situation, ils peuvent se regrouper et créer ainsi une résistance collective. Ce regroupement encourage la dichotomisation entre les deux milieux et favorise l'émergence de discours de «victimisation». Vincent de Gaujelac affirme que «la souffrance sociale naît lorsque le désir du sujet ne peut se réaliser socialement, lorsque l'individu ne peut être ce qu'il voudrait être. C'est le cas lorsqu'il est contraint d'occuper une place sociale qui l'invalide, le disqualifie, l'instrumentalise, le déconsidère (...) La honte est souvent liée à la culpabilité, qui libère une agressivité tournée vers soi. Vis-à-vis de l'extérieur, la honte provoque sidération et blocage, le sujet ne sait plus quoi faire ou n'ose plus agir» (1996, p.185).

2. Les tensions dans la sphère familiale

Lors des entretiens, les agricultrices ont également relaté les nombreuses tensions qui apparaissent dans les relations au sein de leur famille, durant leur enfance ou au sein de leur belle-famille.

Durant leur enfance, certaines filles du milieu agricole sont sujettes à des **inégalités de genre**. Ces dernières concernent deux domaines distincts : leur formation et leur implication dans l'exploitation agricole. En ce qui concerne la formation, les interlocutrices plus âgées ont relaté l'inégalité qui existait entre la formation envisagée, par leurs parents, pour leurs frères et celle prévue pour elles (les « moyennes inférieures techniques »). Aujourd'hui, et ce sont les «plus jeunes» qui le racontent, les parents, et surtout la mère, les poussent à réaliser des études supérieures. Toutefois, une inégalité persiste : l'accès des filles, par l'autorisation des parents, à la formation technique dans les écoles d'agriculture.

Aurélie:

«A : *Moi, j'aurais bien voulu aller à St Quentin.*

M : *Et pourquoi vous n'y êtes pas allé ?*

A : *(Elle rigole) C'est tout bête mais ma maman ne voulait pas me mettre là parce qu'il y avait des garçons.*

M : *C'est vrai ?*

A : *Oui, parce que je devais aller à l'internat moi et elle ne voulait pas quoi.*
 M : *Mais vous, vous auriez bien aimé ?*
 A : *Oui parce que c'est ce que je voulais faire.*
 M : *Et pourquoi ne pas avoir repris la ferme chez vous ?*
 A : *Parce qu'il y'a mon frère (petite rire ironique)».*

Françoise:

«M: *Quand tu étais petite, on t'a appris à conduire le tracteur?*
 F: *Oui, tout à fait... Mais papa n'a eu que quatre filles et moi, j'aimais bien donc c'est même moi qui lui ai demandé... Mais oui, je conduisais le tracteur. Mes soeurs aussi d'ailleurs. Quand elles le devaient, elles le faisaient.*
 M: *Et tu crois que si tu avais eu un frère, ton papa lui aurait plus demandé à lui ?*
 F: *Sans doute. Sans doute».*

En ce qui concerne les tensions de genre perçues en relation avec l'exploitation agricole, ce sont l'apprentissage et la répartition des tâches entre frères et soeurs mais aussi bien entendu la reprise de l'exploitation par les frères qui sont visés.

Lors de l'arrivée dans leur belle-famille, toutes les femmes sont déjà *imprégnées d'un vécu*, d'une histoire qui influence indéniablement la place qu'elles adopteront dans l'exploitation. Elles intègrent, comme dit plus haut, une autre manière de fonctionner au sein de la famille dans laquelle elles doivent soit s'adapter, soit s'affirmer. C'est un moment difficile et pourtant crucial vis-à-vis de la place qu'elles pourront occuper dans l'exploitation.

Certaines agricultrices ont renoncé à leur « projet personnel » pour favoriser la perpétuité du projet de leur mari.

Christiane :

«M : *Et quand vous enseigniez, vous aviez déjà l'idée de revenir travailler à la ferme ?*
 C : *Non. Je suis originaire d'une exploitation agricole. Mes parents avaient une petite ferme à X. Disons que je connaissais l'agriculture mais je n'avais jamais pensé revenir à la ferme ! Je pensais toujours continuer à travailler même à mi-temps mais j'ai essayé un an et ça ne marchait pas. Travailler, trois enfants et revenir ici à la ferme... j'ai lâché, je déprimais un peu. Et donc je suis ici à la ferme depuis début 83. En fait, c'est quand mon mari a pris la ferme à moitié pour lui avec son papa qu'on est venu habiter ici. Parce qu'à ce moment-là, ses parents sont partis et alors j'ai arrêté l'enseignement parce que je me suis trop impliquée dans l'exploitation : j'ai commencé à aller traire le matin avant d'aller donner mes cours et quand je rentrais, y'avait encore les repas parce que en plus il y avait encore ses frères avec lui... Enfin bon, c'était un peu compliqué et j'ai lâché l'enseignement ! Parfois à regrets, parfois sans regret, je dirais bien. C'est ce que je lui dis souvent : «C'est vrai que je suis née dans une ferme mais ce n'est pas mon premier choix». Ce n'est pas moi qui ai choisi de revenir ici, je suis venue un peu par la force des choses.*
 M : *A refaire vous préféreriez avoir une ferme près de X et continuer à enseigner?*
 C : *Mais pas nécessairement près de X mais... oui... enseignante ... oui... (elle est très hésitante).*
 M : *Qu'est-ce qui vous a finalement poussé à arrêter ?*
 C : *Je crois que ce sont les enfants et la vie... C'était devenu impossible. Disons qu'il aurait fallu ne plus traire par exemple. Simplifier la ferme. Mais il était impliqué avec son papa et ce n'était pas encore... -même si moi j'avais déjà des idées comme ça- mais ce n'était pas encore beaucoup dans les idées de l'époque*

que la femme aille travailler à l'extérieur. Il y a 25 ans de ça, même presque 30 ans puisque c'était en 82 !

M : Vous deviez travailler à la ferme ?

C : Non, je ne devais pas mais je me suis rendue compte par moi même que c'était intenable de faire les deux.

M : Mais comme vous disiez, vous auriez pas pu dire «Moi j'ai pas envie, on simplifie et on arrête de traire» ?

C : Oui, mais je suis pas sûre que le beau-père aurait accepté. Il était quand même encore là lui ! C'est peut-être que je me suis laissée faire ou que je n'ai pas voulu les conflits ou... je sais pas.»

Contrairement à Christiane, d'autres agricultrices attendent le moment venu pour travailler dans l'exploitation. L'analyse des entretiens nous permet d'identifier deux facteurs mobilisés pour expliquer cette situation : la conjoncture actuelle qui ne permet plus toujours d'obtenir aisément deux salaires d'une exploitation mais aussi le manque de place sur l'exploitation tant que les beaux-parents y travaillent encore.

Cardon constate que «quelle que soit la situation, il apparaît que le projet professionnel des femmes intègre le projet conjugal de pérenniser l'exploitation familiale de leur mari». (2004, p.7) Et, de fait, le choix professionnel des femmes n'est pas sans effet sur la structure de production de l'exploitation car si elles décident de poursuivre leur activité principale en dehors de l'exploitation, leurs maris devront décider de nouvelles orientations pour la ferme. Et inversement, «les choix économiques, juridiques... engagés au niveau de l'exploitation ne sont pas sans conséquences sur la trajectoire des femmes». Tout cela dépend de l'issue des discussions et des négociations au sein du couple mais également avec la belle-famille. Et donc Cardon énumère trois variables essentielles pour comprendre les réorientations professionnelles de ces femmes : «le niveau de formation initial et le type d'emploi de la conjointe, la forme juridique et le projet professionnel lié à l'exploitation, et enfin la viabilité économique de cette dernière». (Opcit., p.7)

A bien y réfléchir et en y ajoutant un peu de cynisme, une jeune fille qui désire être agricultrice à temps plein dès son mariage doit avoir beaucoup de chance pour trouver « chaussure à son pied » : elle doit...

- soit ne pas avoir de frères et avoir des parents agriculteurs qui acceptent de lui céder l'exploitation ; dans ce cas, elle devra soit trouver un époux qui n'est pas du milieu, mais qui désire travailler à la ferme, soit trouver un époux, fils d'agriculteur ne désirant pas s'associer avec son frère, plus âgé, qui a repris l'exploitation de ses parents. Dans ce cas, il faut encore que l'époux accepte de venir travailler chez elle, plutôt que de reprendre une autre exploitation ;
- ou trouver un époux ayant repris l'exploitation de ses parents, ce qui lui permet un travail à temps plein¹³, parfois en remplaçant sa belle-mère qui accepte de lui céder sa place ;

¹³ La lecture de la p.5 du rapport de l'étude de la FUSAGx nous apprend que « le degré d'implication

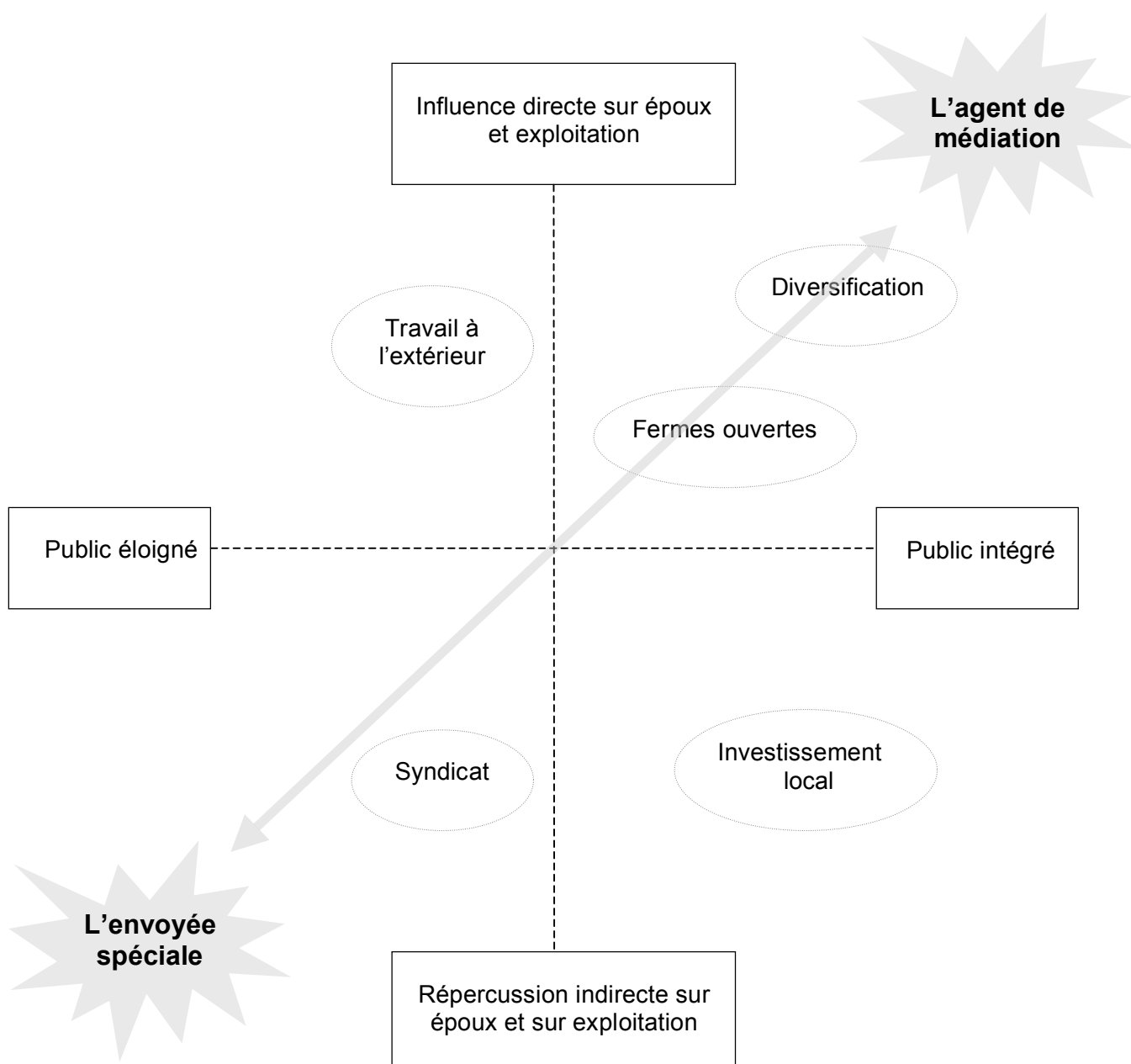
- ou avoir la possibilité de créer une diversification sur l'exploitation des beaux-parents ;
- ou accepter d'être ouvrière agricole...

professionnel dans l'exploitation agricole varie fortement d'une agricultrice à l'autre. Néanmoins, une corrélation importante apparaît entre le type d'exploitation et le degré d'implication des agricultrices. Elles sont fortement impliquées au niveau des exploitations qui détiennent des animaux de tout genre. Dès qu'il y a du bétail et du bétail laitier en particulier, 60% des femmes travaillent plus de 6h par jour. Viennent ensuite les exploitations spécialisées en bovins à viande ou encore les exploitations mixtes culture-élevage où environ 30% des agricultrices travaillent plus de 6h par jour et près de 40% estiment travailler entre 4h-6h par jour. Par contre, lorsque les cultures agricoles sont dominantes, 60% des agricultrices travaillent moins de 4h par jour sur l'exploitation, 20-30% travaillent de 4h-6h par jour et 10-20% travaillent plus de 6h par jour, avec un travail très irrégulier selon les saisons ».

C/ LA VOLONTE D'AGIR DES AGRICULTRICES

Même si les données récoltées n'ont pas permis d'approfondir les raisons et la diversité des initiatives entreprises par les agricultrices pour réduire les tensions provoquées par la confrontation des deux logiques idéaltypiques, nous avons néanmoins pu dégager différents types d'actions posées par ces femmes. Nous les avons classés dans un schéma comprenant deux axes différents :

- **l'axe horizontal** définit le **type de public visé** par l'action de l'agricultrice : il est soit éloigné (personne lointaine de l'exploitation, non choisi), soit intégré (personne proche de l'exploitation, ciblé).
- **l'axe vertical** illustre **l'incidence de l'action** menée par l'agricultrice sur l'époux et sur son exploitation : influence directe ou indirecte.



Ce schéma contient, à ces extrêmes, deux types divergents d'interaction avec autrui : d'un côté, l'agricultrice se comportant avec autrui en tant qu'«envoyée spéciale» et n'impliquant pas directement une influence sur son époux et son exploitation ; de l'autre, l'agricultrice se considérant, dans son rapport avec autrui en «agent de médiation» et provoquant une incidence directe sur son époux et son exploitation. Nous ne présenterons que ces antipodes :

1. L'agricultrice «envoyée spéciale»

L'agricultrice qui se comporte en «envoyée spéciale» est celle qui, en agissant, espère faire changer l'attitude des gens extérieurs à l'agriculture vis-à-vis de celle-ci. Son but est d'influencer, de nuancer et de désamorcer l'avis critique que peuvent détenir les externes au milieu agricole, et ce par l'expression de savoirs endogènes¹⁴ à l'agriculture. Pour ce faire, elle va à la rencontre du public et partage son expérience. Son public est composé d'individus lointains, de gens qui ne sont pas impliqués dans le développement de son exploitation personnelle (voisins ou autres villageois). C'est donc un public non ciblé, non choisi. L'agricultrice «envoyée spéciale» est celle qui se retrouve bloquée dans une logique plutôt «authentique» et c'est pour cette raison qu'elle agit de cette façon. Diverses situations peuvent expliquer ce blocage : soit elle entretient un rapport total à l'agriculture, soit elle occupe une place dans l'exploitation qui lui est assignée par son mari, soit le développement de leur exploitation se fait de façon autonome et ne tient donc pas compte des parties prenantes, etc. Nicole illustre particulièrement bien ce cas. Dans son exploitation, Nicole s'adapte à son mari car c'est lui qui décide. Elle occupe une place qu'elle n'a pas revendiquée et adhère au réseau social de son époux. Elle partage également son rapport total à l'agriculture.

Nicole :

« Oui parce que chaque fois qu'on a l'occasion de parler avec des gens, on voit tout de suite qu'ils sont très intéressés et qu'ils disent «Ah ben ça, je ne savais pas» et moi, ça me fait plaisir quand on dit ça ! Parce que quelqu'un qui sait, il arrive parfois avec des préjugés mais il repart souvent comme un allié. Et quelqu'un qui ne sait pas, il a ses préjugés par ce qu'on lit dans les journaux ci, on lit dans les journaux là. Et donc maintenant, chaque fois que je suis sollicitée pour parler de mon métier, à quelle que personne que ce soit, je n'ai pas peur. (...) Je ne suis pas la seule à avoir fait ce genre d'effort avec mon projet mais je pense qu'au niveau du syndicat agricole, on s'est rendu compte petit à petit que ça devenait une de nos nouvelles missions : c'est d'aller à la rencontre du public et de faire partager notre métier, nos préoccupations mais aussi ce qu'on réussit bien et ce qu'on aime bien ; on n'est pas là que pour se plaindre. Simplement pour expliquer «pourquoi on pulvérise», «pourquoi on fait ça»».

Si elle se met en mouvement, c'est parce qu'elle promeut, quelque part, la prise en considération des désirs du consommateur et des politiciens :

¹⁴ C'est-à-dire «qui est produit par la structure elle-même, en dehors de tout apport extérieur» IN <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/endogene>

Nicole :

«Ils aiment ça. Wouaw ! Produits du terroir, chèvres et tout ça et quelqu'un comme nous, ça ils aiment pas (...) et donc quand je dis que mon mari a choisi une spécialisation au départ pas très... elle n'est pas très gratifiante (...) mais quelque part, c'est ce que mon mari dit, j'ai beaucoup plus belle vie que si je faisais du fromage et tout ça quoi. (pour lire l'extrait entier, cfr. p.23)

Comme ces extraits l'illustrent, Nicole est partagée entre une logique tantôt «authentique» et tantôt «hétéronome». Ne pouvant pas changer le type de son exploitation, elle déploie donc une action qui lui permet de réduire cette tension. Dans ce cas-ci, Nicole se mobilise auprès du public afin de se refaire des alliés. C'est donc bien par leurs initiatives que ces femmes tentent de «se fabriquer» un «entre deux», une situation plus acceptable qui permet l'alliance de caractéristiques de chaque logique.

2. L'agricultrice «agent de médiation»

L'agricultrice «agent de médiation» est celle qui espère, en développant son action, engendrer le déploiement d'efforts mutuels des deux parties de l'interaction. C'est donc une agricultrice qui est prête à changer et à adapter son activité agricole afin de prendre en compte les différents usages de la ruralité. Son public est local, direct et ciblé. Il est composé de voisins et d'une multitude de personnes qui perçoivent, au quotidien ou de temps à autre, les effets, positifs ou négatifs, de la présence d'une exploitation agricole dans leur environnement immédiat. L'agricultrice «agent de médiation» entretient, en tout cas, une partie de la logique hétéronome puisqu'elle intègre les intérêts des parties prenantes dans le développement de son activité agricole. Bernadette illustre particulièrement bien ce cas :

Bernadette :

«M : Comment fait-on le métier d'agriculteur ou d'agricultrice aujourd'hui dans les villages ?

B : Je crois que nous, nous sommes dans un village favorisé (...) Mais, il faut savoir accepter des choses et eux aussi des contraintes. Et alors aussi parfois, il faut savoir faire un petit plaisir, savoir accepter quelque chose. Par exemple, je me rappelle qu'une fois mon mari descendait avec le tonneau à lisier. C'est ça, hein le grand conflit. C'est cette odeur, et je reconnais. Il descendait donc le village et il voit que l'église est garnie. C'était un vendredi. Il remonte : «Ils sont en train de garnir l'église à l'extérieur, qu'est-ce qu'il y a ?» Alors je dis :«Mais oui... il y a le mariage de Ronald ! Non non. Ne va pas conduire là». C'est pour ça qu'on dit aux personnes «quand il y a quelque chose, dites-le nous». Je me souviens encore, il y avait une dame -c'est toujours le lisier hein- quand il va porter le deuxième tonneau, il y avait un papier au piquet qui disait qu'à telle date, elle faisait un barbecue et elle demandait de ne pas apporter de lisier... Ben voilà, quand on le sait...

M : Et les gens viennent vous voir ou ils mettent des petits papiers comme ça ?

B : Ils viennent aussi nous voir. Elle, elle avait mis un papier parce que peut-être qu'elle devait partir alors elle a pas eu le temps de peur de ne plus le voir. Non non, on nous téléphone aussi. Mais, par exemple pour une autre fête. On était le lundi et la fête, c'était le week-end suivant. Mon mari conduit du lisier. Et les organisateurs n'étaient pas contents. Et bien mon fils qui était dans le comité leur a expliqué qu'à partir du 15 septembre, on ne pouvait plus épandre. Il a expliqué les dates et les gens ont compris. Parce qu'on était le lundi, des jours avant la

fête parce que le vendredi, le samedi on ne l'aurait pas fait non plus et on était en début de semaine donc.

M : Donc il faut expliquer ?

B : Oui, il faut expliquer. Et quand ils ne sont pas contents, qu'ils râlent pour quelque chose, il ne faut pas râler avec. Il faut expliquer «oui mais» (...)

B : Oui. Oui. Non. Parce que, allez, on est considérés comme des pollueurs, qu'on salit les routes. Ça aussi, nous, on avait beaucoup de prairies et quand on a construit la nouvelle étable, on devait aller beaucoup sur la route et c'est vrai que les vaches c'est pas toujours propres. Alors, on avait quelques problèmes. Et bien maintenant, les vaches, la nuit, elles ne vont jamais plus dehors. Mon fils va couper l'herbe ! C'est une contrainte, ça coûte mais les gens voient qu'on fait des efforts et donc, ça se passe bien.

M : Et vous leur avez dit ça que maintenant vous coupez l'herbe ?

B : Ah oui, ça a été expliqué. Quand on a fait la porte ouverte, et puis alors aussi, on a fait un concours du meilleur juge et alors on fait des invitations dans toute la rue et les gens peuvent venir voir et ils viennent hein ! Ils viennent hein. Et puis, ça se dit aussi. Y'a aussi le bouche à oreille : «Va les trouver hein». Y'a une fosse sceptique à vider ben on vient trouver le fermier... Hé ben, on le fait (sur un ton « il faut bien) ».

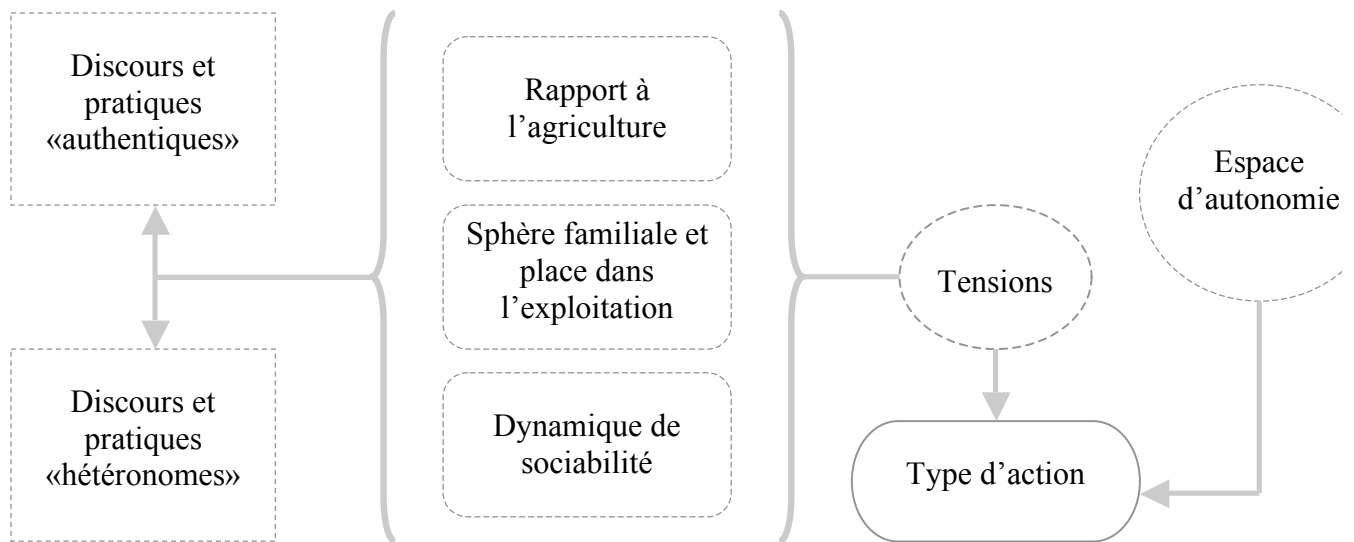
3. Entre les deux, de multiples autres actions

Entre ces deux extrêmes, il existe de nombreux actes réalisés par ces femmes qui ont une influence directe ou indirecte sur leur époux et sur l'exploitation¹⁵. Il semble évident que le premier rôle joué par une femme et qui n'est pas représenté sur le graphe est celui qui a trait à l'éducation des enfants. Elle peut les influencer vers l'une ou l'autre logique idéaltypique. La forme que prend l'action semble déterminée par l'espace d'autonomie dont l'agricultrice s'aménage ou dispose, qui est lui-même lié au type de logique dans laquelle elle et son mari se situent.

Remarque : *Il nous semble important de préciser que ces actions ne sont évidemment pas toutes réalisées dans le but conscient de changer le mode de fonctionnement du mari et/ou de l'organisation de l'exploitation. Ces femmes n'ont pas non plus toujours conscience du lien qui peut exister entre ces actions et les tensions qu'elles peuvent ou ont pu ressentir en choisissant d'épouser un agriculteur ou en choisissant de devenir agricultrice.*

¹⁵ Cfr graphe p. 29

D/ SYNTHÈSE THÉORIQUE



La **mise en mouvement des femmes** du milieu agricole résulte des tensions qu'elles ressentent vis-à-vis des trois critères construisant les deux logiques idéaltypiques :

- **le rapport à l'agriculture** qui traduit la manière dont ces femmes conçoivent le métier d'agriculteur et d'agricultrice (profession de foi/travail) et la place que prend l'agriculture dans la définition de leur vie (*identité agricole héritée/identité agricole adaptée ; rapport total/rapport relatif à l'agriculture ; autonomes/parties prenantes dans le développement de l'exploitation ; connaissances endogènes/connaissances exogènes*).
- l'analyse de **la sphère familiale** qui permet de comprendre la manière dont les décisions sont prises au sein du couple (*subordination/négociation*) et la façon dont est perçue *la socialisation des enfants*.
- **la dynamique de sociabilité du couple** qui illustre l'autonomie ou non de l'épouse dans les sphères sociales mobilisées (*sphère de l'époux/sphères commune et partagée*).

Ces trois critères sont toutefois guidés par la coexistence de deux visions idéaltypiques opposées de la profession agricole : la vision selon une logique authentique ou la vision selon une logique hétéronome de l'agriculture.

En résultent alors de nombreuses tensions issues de la confrontation de ces deux modèles et qui se concrétisent, au quotidien, dans diverses sphères de la vie de ces femmes, au sein de l'exploitation : sur le plan social, entre un rapport relatif et un rapport total à l'agriculture ; sur le plan affectif, entre

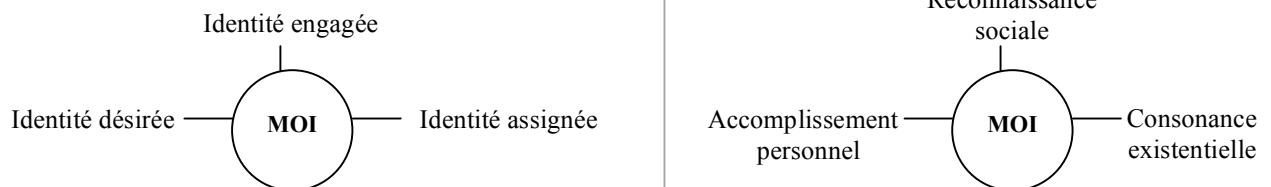
leur accomplissement personnel et du projet professionnel de leur époux ; sur le plan émotionnel, lors de la reprise de l'exploitation ; sur le plan idéologique, entre les deux conceptions du métier ; etc.

Dès lors, les femmes du milieu agricole tentent de se créer certains espaces d'autonomie grâce auxquelles elles pourront agir et tenter de réduire ces tensions. Le type d'espace créé reflète la position de l'agricultrice, mais aussi de son époux et de sa belle-famille, au sein de la confrontation entre les deux logiques idéaltypiques : espace plus lointain pour l'«envoyée spéciale», espace plus local et intégré pour l'«agent de médiation». Ces agricultrices, par leurs actions (UAW, diversification, Fermes ouvertes, etc), se fabriquent un «entre deux», une situation plus acceptable, qui allie des caractéristiques de chaque logique et apaise la crispation qu'elles ressentent.

E/ PROLONGEMENT : VERS UN CHANGEMENT SOCIAL...

L'étude de Bajoit sur le changement social nous permet d'approfondir la réflexion sur la fonction de ces actions. Selon l'auteur, «**la société forme des individus qui la (re)produisent en cherchant à y réaliser leur identité**» (2003, p.76).

Chaque individu se réalise concrètement par ses conduites et par ses relations avec les autres et celles-ci font de lui ce qu'il est réellement, au jour le jour. Ces actions, il les accomplit en fonction d'un ensemble d'engagements qu'il s'est fixés pour lui-même et qu'il tente de réaliser. C'est ce que Bajoit nomme «*l'identité engagée*». Afin de ne pas ressentir de «dissonance existentielle», chacun essaye, selon l'auteur, d'effectuer des engagements qui lui permettent, non seulement de recevoir de la «reconnaissance sociale»¹⁶ mais aussi de réaliser ses «accomplissements personnels»¹⁷. Nous essayons donc tous, quotidiennement, d'allier ces trois sphères¹⁸ qui forment notre noyau identitaire et cherchons -à cause du fait qu'elles ne soient pas toujours compatibles entre elles- à les concilier.



¹⁶ C'est-à-dire ce que je pense que les autres attendent de moi. C'est ce que Bajoit nomme «*l'identité assignée*» (2003, p.103).

¹⁷ C'est-à-dire ce que je voudrais devenir et être. Ce que Bajoit appelle «*l'identité désirée*». C'est donc une «idée», une «conception» et non pas ce que je suis vraiment (*identité engagée*). (*Idem*)

¹⁸ Pour le dire encore autrement, chaque individu désire : «*avoir de l'estime pour lui-même (accomplissement personnel) et, en même temps, jouir de l'estime des autres (reconnaissance sociale), pour ce qu'il s'est engagé à faire concrètement à faire de sa vie (consonance existentielle)*» (*Ibidem*, p.111).

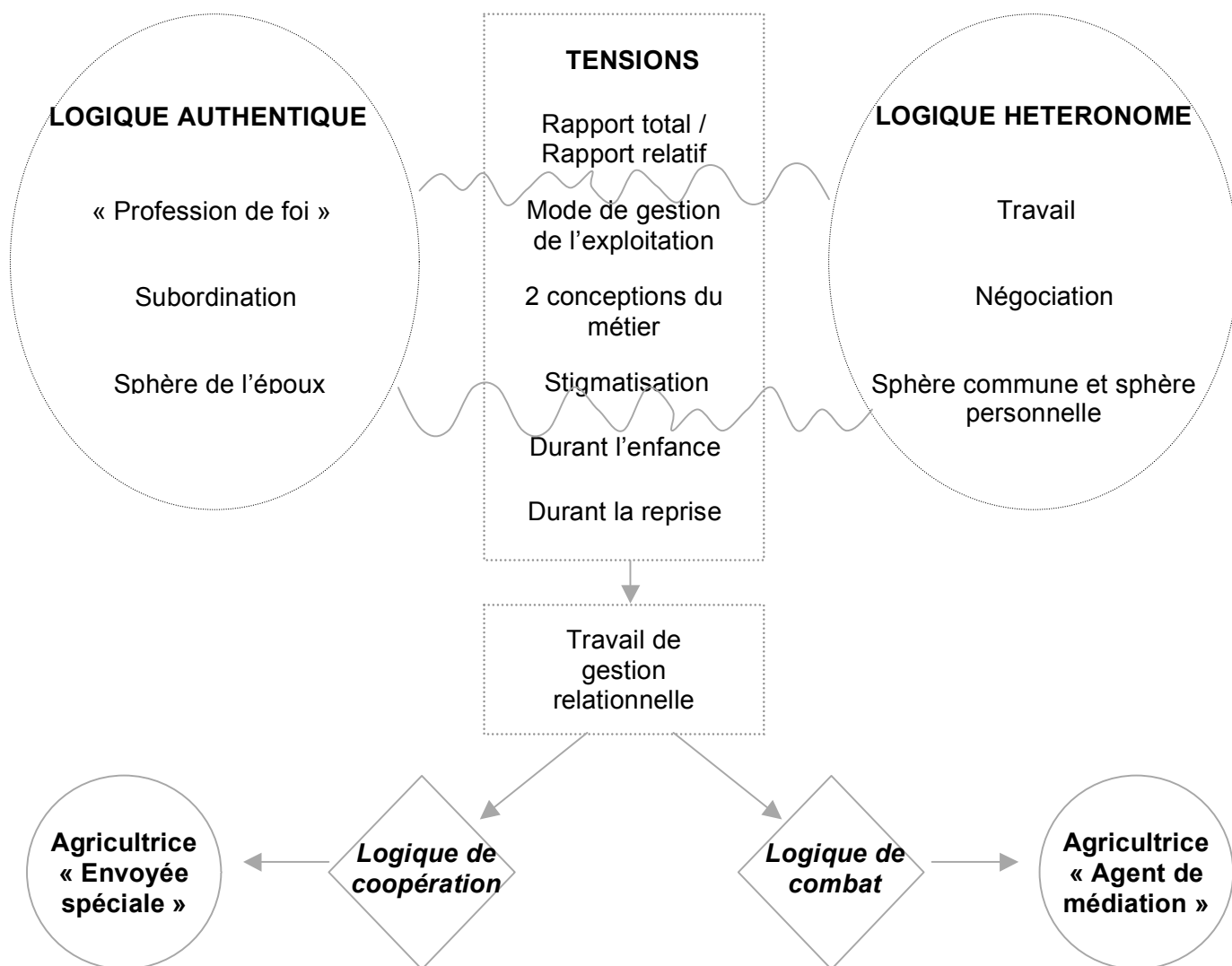
Bajoit affirme : «**S'il (l'individu) n'atteint pas un ou plusieurs de ces trois buts, il ne peut manquer de ressentir dans sa conscience une incomplétude, une insatisfaction, un malaise, une souffrance, que nous appelons *tension existentielle***» (Opcit, p.100). **Par un travail qu'il appelle «*gestion relationnelle de soi*», chaque individu conçoit des actions, pour non pas les résoudre, mais plutôt pour rendre supportables ces tensions.** Selon l'auteur, «cette résolution ne peut-être obtenue que par la modification de la position de l'individu dans son champ de relations (c'est-à-dire) **par un changement de la conjoncture relationnelle** dans laquelle il est pris» (Opcit, p134). Cela nécessite donc que l'individu agisse sur les autres pour réaliser ses engagements envers lui-même. C'est pourquoi, selon Bajoit, «l'engagement est la traduction de l'identité engagée en logique d'action sur les autres» (Opcit. p. 134).

Cet appui théorique nous permet d'approfondir, de manière plus sociologique, l'analyse que nous avons faite des actions des agricultrices. Comme nous l'avons observé, ces femmes, grâce à leurs actions, tentent d'accomplir les objectifs qu'elles se sont fixés et qui tentent d'harmoniser au mieux les tensions qu'elles vivent, en accord avec la conception qu'elles ont de leur vie et de l'agriculture. Pour ce faire, nous avons constaté qu'elles nouaient, avec autrui, deux types d'interaction divergents. La similitude que nous pouvons constater avec la théorie de Bajoit est que les agricultrices déploient, pour réduire les tensions ressenties, **des logiques d'actions relationnelles**. C'est donc également grâce à autrui et en agissant sur ce dernier que ces femmes tentent de réaliser les engagements qu'elles se sont fixés pour elles-mêmes.

L'analyse des données a fait émerger, de manière générale, **deux logiques d'actions opposées**¹⁹. La première est une logique d'action **de combat**. Elle caractérise le rapport qu'entretient, avec autrui, l'agricultrice «envoyée spéciale». Dans cet échange, l'autre est perçu comme un adversaire potentiel : il critique, il revendique, il remet en question, etc. La relation, provoquée par l'agricultrice, doit alors lui permettre d'obtenir un changement de l'autre, par la persuasion. Ce qui explique son discours «défensif»...

La deuxième logique d'action est une logique **de coopération** et caractérise la mobilisation mise en place par l'agricultrice «agent de médiation». Dans cette relation, chacun ne peut atteindre son but qu'en aidant l'autre à atteindre le sien (Opcit. p.135). L'autre est donc perçu comme un partenaire potentiel: il soutient l'agriculture en achetant des produits à la ferme, en s'intéressant aux pratiques agricoles, etc. En contrepartie, l'agricultrice se préoccupe des différents usages de la ruralité. Elle est donc prête également à modifier son comportement et à adapter son activité afin de recevoir en retour des bénéfices de la relation.

¹⁹ Inspiré largement de l'analyse de Bajoit (2003, pp.130-140).



Bajoit précise : «C'est quand les contraintes ou les attentes *varient* que les tensions existentielles se font sentir ou se ravivent. Avant que ne se produise cette variation, l'individu se débrouille avec ses «bricolages identitaires», avec ses brèches plus ou moins colmatées, avec ses blessures plus ou moins cicatrisées. Mais quand ses attentes vis-à-vis des finalités de la relation ou ses espoirs de rétribution augmentent, ou bien quand les contraintes augmentent ou que les ressources diminuent, alors, ces tensions existentielles varient plus ou moins brusquement. Du coup, les bricolages antérieurs s'effondrent et le malaise devient insupportable – le démon se réveille, il a faim et commence à mordre, d'où le mal-être. Alors, il faut gérer. (...) Cette gestion n'est pas totalement (in)volontaire ni entièrement (in)consciente : dans la tête des hommes, la lucidité et l'aveuglement se mêlent si inextricablement qu'il est impossible de les distinguer» (Opcit, pp.107-121).

«Dji fais c'qui dj'poû, in't ce qui dj'voû è c'qui dj'dwè !²⁰»

²⁰ «Je fais ce que je peux entre ce que je veux et ce que je dois».

CONCLUSION

«Du nord au sud du pays, du Littoral à l'Hinterland, que ce soit en plaine ou à la montagne, dans les zones à culture en sec ou en irrigué, dans les zones pourvues d'infrastructure de base et d'équipements socio-collectifs ou des zones plutôt enclavées, le rôle de la femme m'a paru, empiriquement et du premier coup d'œil, central pour maintenir en vie les exploitations agricoles familiales».

(Extrait de Amri Laroussi, 2002, p.10)

Dans la dernière étude de l'ACRF, nous observons qu'à chaque fois qu'une activité complémentaire (gîte à la ferme, vente de produits, ferme pédagogique, etc.) se crée sur l'exploitation, ce sont les femmes qui la prennent en charge. Ce sont elles aussi qui sont particulièrement présentes lors d'activités telles que «fermes en ville», «fermes ouvertes», «journées du monde rural», etc. Notre intuition nous donnait alors à penser que les agricultrices ou épouses d'agriculteurs étaient plus sensibles que les hommes à la problématique des relations entre milieu agricole et milieu non agricole.

Aujourd'hui, en concluant cette recherche, nous pouvons confirmer cette impression mais l'analyse des données demande de nuancer ces propos. Même si toutes ont le dialogue facile, nous avons pu constater que ces femmes adoptent des discours et des comportements diversifiés. Ces résultats rappellent que nous devons être attentifs au respect des représentations sociales propres à chaque individu. De fait, nous faisons chacun appel à des codes différents, à une histoire différente, à des intérêts différents. A nous d'essayer de décoder ces différences afin de contextualiser et de tenter de comprendre l'autre avant de le critiquer. Si la volonté de notre mouvement est de renforcer les liens avec les femmes du milieu agricole, rappelons-nous qu'elles adoptent diverses logiques de pensée. En d'autres termes, ne vous adressez pas de la même façon à une agricultrice « envoyée spéciale » qu'à une agricultrice «agent de médiation» ! Vous risqueriez d'être surpris(es) par leur réaction ! De la même manière, ne demandez pas aux deux «types» d'agricultrices de coopérer de façon identique.

Toutes nos analyses sur le droit à l'alimentation le montrent : c'est autour de la souveraineté alimentaire que pourront s'enraciner les initiatives qui encouragent un changement de politique agricole et une relocalisation alimentaire²¹. Il est temps aujourd'hui de relocaliser la production agricole auprès de ceux qui la consomment. Cette relocalisation permettrait non seulement de redonner à nos producteurs une légitimité sociale dont ils sont aujourd'hui de plus en plus privés

²¹ Voir Les analyses de l'ACRF 2010 - 8, 10, 12, 23 ; 2009 - 18 et 22, www.acrf.be

mais aussi de diminuer la part des coûts financiers et environnementaux de transport de ces denrées²². C'est donc au sein de ce combat que se réuniront divers acteurs sensibilisés par ces nouveaux défis.

C'est ici que les observations faites sur le rôle des agricultrices prennent toute leur importance. En effet, notre recherche met en évidence qu'à l'heure actuelle ces femmes vivent des tensions souvent difficiles à assumer et qui les font désertier le métier. Leur installation à la ferme est soumise à différentes conditions dont certaines sont de réels défis. Si elles sont pionnières dans les initiatives qui rapprochent les consommateurs des lieux de production, ce sont elles aussi qui se voient parfois contraintes de postposer leur projet, voire dans certains cas de l'abandonner. Pourquoi les filles auraient-elles alors envie de devenir elles-mêmes agricultrices si elles constatent que leur mère trouve son compte ou même s'épanouit dans une activité professionnelle extérieure ? Par conséquent, dans un tel contexte, comment assurer et valoriser la survie du modèle «familial» de l'agriculture ?

Le modèle d'agriculture présent dans la souveraineté alimentaire pourrait être une voie pour sauvegarder le modèle familial de l'agriculture avec ses initiatives novatrices. Pourquoi l'exploitation agricole idéale de demain ne serait-elle pas une petite ferme gérée de façon telle qu'elle puisse offrir une place valorisante et valorisée ainsi qu'un salaire décent à chacun des exploitants, femmes et hommes ? Il semble pourtant évident que ce serait dans ce cadre-là que les initiatives des femmes auraient le plus de chance d'être concrétisées et multipliées²³.

C'est la raison pour laquelle nous avons choisi ce titre provocateur : «*Les femmes et l'agriculture, l'union vitale ?*». En effet, nous faisons le constat que les femmes possèdent de nombreuses clés pour réviser et raisonner notre agriculture actuelle pour demain vu qu'elles sont, pour une part importante, à la base des innovations dans les fermes.

En Europe, nous savons combien l'évolution de ce secteur a également provoqué de nombreux changements dans nos exploitations, à savoir, le passage d'une agriculture basée sur une exploitation traditionnelle, voire semi-féodale, à celle d'une entreprise agricole en prise avec le marché mondial. Les conséquences de ce passage sont multiples : augmentation de la surface de production, baisse des prix, baisse de la «qualité» des produits, érosion des sols, surendettement, stress mais également perte d'un grand nombre d'effectifs²⁴. Du côté des femmes, nous avons pu constater que les transformations structurelles agricoles des années 60 avaient aussi engendré des répercussions sur les rapports de genre. En effet, la modernisation et la mécanisation des fermes ont relégué l'agricultrice à des travaux d'intérieur et bien souvent à des tâches ménagères. (...) Dibia

²² M. Debois, *Quand rural ne veut plus dire agricole*, p.42

²³ *Idem*

²⁴ *Ibidem*, p.14

les appelle «les fermières, femmes enfermées»²⁵. Pourtant, jusque là, l'agriculture était une activité familiale où autant l'homme que la femme avaient sa place dans les travaux agricoles...

Dans les pays du Sud, les conditions de vie découragent également les femmes à rester au terroir²⁶. La répartition des tâches est en effet encore très prégnante et caricaturale : «les femmes à la maison» et «les hommes en dehors de la maison» ; en d'autres termes, des occupations qui concernent d'un côté la sphère domestique et de l'autre la sphère politique (Laroussi, 2002, p.66). L'activité des femmes rurales dans ces pays a donc principalement trait au travail ménager qui inclut plusieurs activités dont les travaux des champs et des cultures, l'élevage et les sous-produits de l'élevage, l'arboriculture, les travaux artisanaux, etc.» (CERED, 1995, p.88).

Toutefois, certains facteurs menacent également les exploitations agricoles de ces pays. Celui de l'extrême morcellement de la propriété foncière mais aussi «des coups de boutoir exogènes (matériels et culturels), ceux de la nouvelle technologie d'exploitation agricole valorisant le machinisme à outrance et l'automatisme (matériel), ceux du productivisme tout azimut qui vient souvent avec son corollaire inséparable, le consumérisme²⁷ (...)» (Laroussi, 2002, p.20).

Au Nord comme au Sud, c'est une conception capitaliste du développement basé sur le profit à outrance qui gagne de jour en jour du terrain. On nous fait croire qu'il faut produire toujours plus de nouvelles marchandises car ces dernières pourront être échangées sur le marché libéralisé et permettront ainsi la création de richesses. Et, selon nos autorités internationales et en premier l'OMC, c'est cette richesse qui endiguera nos soucis de pauvreté. Or, tous les jours, les médias ne cessent de nous dévoiler combien la pauvreté gagne du terrain. Selon Vandana Shiva²⁸, «L'absurdité du système contemporain, c'est le développement à outrance de la production de marchandises. En fait, plus on produit de marchandises, plus les gens meurent de faim. Un milliard de personnes dans le monde ont faim parce que les marchandises alimentent des fermes-usines et que la majeure partie des céréales va maintenant aux animaux. Et aujourd'hui, on va voir de plus en plus de céréales alimenter les voitures, car les biocarburants et agrocarburants se répandent. Bien

²⁵ Pour en savoir plus lire *Quanr rural ne veut plus dire agricole*, ACRF, pp.36-40

²⁶ P. Godfroid, *Les femmes dans la souveraineté alimentaire* dans Les analyses de l'ACRF 2010-25 et D. Herman, *Le genre à la rescousse de l'égalité Femmes-Hommes* dans Les analyses de l'ACRF 2009 – 27. www.acrf.be

²⁷ Qui provoque souvent la création de «besoins accessoires» !

²⁸ Vandana Shiva, l'une des chefs de file des écologistes de terrain et des altermondialistes au niveau mondial, milite pour la défense de l'agriculture paysanne et biologique. Elle lutte notamment contre l'appropriation par les firmes agrochimiques transnationales des ressources universelles comme par exemple les semences. Elle a d'ailleurs fondé en Inde une association «Navdanya» qui œuvre pour la conservation de la biodiversité et la protection des droits des fermiers. C'est une «ferme-modèle» qui est en même temps une banque de semences où peuvent venir se servir les agriculteurs désireux de redécouvrir l'agriculture biologique.

sûr, sur l'échelle des valeurs marchandes, la voiture est au sommet, la ferme-usine vient en second et les humains en dernier»²⁹.

Cette physicienne, philosophe et épistémologue, dans son combat, défend entre autres le rôle et la place importante des femmes dans l'agriculture. Voici ses propos : «Aucune autre espèce n'a été aussi stupide que l'espèce humaine qui a supprimé sciemment ses propres ressources alimentaires tout en pensant que c'était faire preuve d'intelligence. C'est une fausse intelligence, une intelligence que je qualifierais de machiste, qui découle de l'idéal de domination sur la nature, qui veut faire table rase de tout notre savoir ancestral sous prétexte qu'il vient de nos mères et de nos grands-mères, et qui pousse les hommes à agir comme des crétins en se croyant super-malins parce qu'ils font le contraire de ce qu'elles ont toujours fait. L'agriculture n'est pas un phénomène moderne, elle vient de la nuit des temps et, depuis toujours, ce sont les femmes qui ont inventé les innovations permettant aux êtres humains de se nourrir. Ce savoir tout entier est mis en péril»³⁰.

Ces cris de protestation venus d'un pays émergent et portés par une femme rejoignent l'indignation et la mobilisation de gens du Nord exprimées dans le discours d'un homme, Serge Latouche, penseur partisan de la décroissance. Lui aussi souligne l'idée que les femmes sont mises à part des avancées modernistes : «Je crois que l'économie au sens moderne, c'est-à-dire l'économie capitaliste marchande, etc., c'est un truc de mecs. J'en suis convaincu. J'ai vu ça dans toutes mes études économiques : il n'y avait pas de femmes dans l'économie, pas de femmes dans les entreprises, et ce n'était pas un hasard. C'est caricatural en Afrique (...). Les femmes, dans la plupart des pays de l'Afrique subsaharienne, cultivent la terre parce que ce sont elles qui sont fécondes et elles font tout pour l'essentiel. Mais dès qu'on crée une plantation moderne, alors ce sont les hommes qui s'en occupent»³¹.

Par cette étude, comme mouvement de femmes, nous voulons faire reconnaître le rôle des femmes dans l'agriculture, à la charnière entre savoir ancestral et innovation, et soutenir leur combat pour un mode de production des denrées alimentaires qui se veut respectueux de la terre et des humains. Oeuvrons ensemble pour transmettre ces valeurs dans la société actuelle afin que cet idéal trouve un ancrage dans la vie quotidienne de tout un chacun pour en assurer l'héritage aux générations à venir !

²⁹ Extrait des propos de V. SHIVA dans C. SERREAU, *Solutions locales pour un désordre global*, p.103

³⁰ *Idem*, p.101

³¹ Extrait des propos de S. Latouche dans *Ibidem*, p.205

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- BAJOIT, G., *Le changement social : approche sociologique des sociétés occidentales contemporaines*, Colin, Paris, 2003.
- BODSON, D., *Les villageois*, L'Harmattan, Paris, 1993.
- BODSON, D., FJA, DEBOIS, M., *Recherche-Action sur le thème des relations entre agriculture et société, premier volet : analyse et interprétations*, Septembre 2009.
- CARDON, Ph., *Des femmes et des fermes : genres, parcours biographique et transmission familiale*, L'Harmattan, Paris, 2004.
- CERED, *La femme rurale au Maroc, sa place, sa condition et ses potentialités*, Rabat, 1995.
- CHAIX, M.-L., *Dispositifs de formation par alternance et construction d'identité de métier*, Actualité de la Recherche en Education et en Formation, Strasbourg, 2007.
- DEBOIS, M., *Quand rural ne veut plus dire agricole*, ACRF, Série Milieu Rural, 2010.
- de GAUJELAC, V., *Les sources de la honte*, Edition Desclée de Brouwer, 1996.
- GOFFMAN, E., *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975.
- HUENS, V., *Jeunes agricultrices wallonnes : entre «être» et «devenir»*, UCL, 2001.
- LAROUCSI, A., *La femme rurale dans l'exploitation familiale Nord-Ouest de la Tunisie, pour une sociologie des ruptures*, L'Harmattan, 2002.
- MENDRAS, H., *La fin des paysans, suivi d'une réflexion vingt ans après*, Actes Sud, Arles, 1984.

ARTICLES

- VANHESE, A., *Se nourrir, un droit fondamental pour tous* dans Plein Soleil, Revue mensuelle de l'ACRF n°748, Octobre 2010.
- VANHESE, A., *Manger : pas si anodin qu'il y paraît !*, Les analyses de l'ACRF 2008-01.
- DEBOIS, M., *A qui profite la crise du lait*, Les analyses de l'ACRF 2010-12.
- VANHESE, A., *Se nourrir, un droit fondamental pour tous*, Les analyses de l'ACRF 2010-08.
- VANHESE, A., *On prépare la crise alimentaire depuis 30 ans*, Les analyses de l'ACRF 2010-10.
- VANHESE, A., *Je mange donc je suis*, Les analyses de l'ACRF 2010-23.
- GEORGES, A., *De la cohérence en agriculture*, Les analyses de l'ACRF 2009-18.
- HERMAN, D., *Brevets sur les semences agricoles (1), Menaces sur le biodiversité et les droits des paysans*, Les analyses de l'ACRF 2009-22.
- PARMENTIER, S., *La PAC après 2010, quels enjeux socio-économiques pour le Sud ?*, etopia, Juillet 2010, 13p.

SITES INTERNET

- www.acrf.be
- www.pfsa.be
- www.ipsos.fr/Canallpsos/articles/2436.asp

TABLE DES MATIERE

INTRODUCTION.....	3
CONTEXTUALISATION.....	4
EXPERIENCES PARTAGEES SUR LE TERRAIN.....	7
OBJET DE RECHERCHE.....	10
RESULTATS DE LA RECHERCHE.....	12
A/ Deux logiques idéaltypiques.....	12
1. La logique authentique.....	12
2. La logique hétéronome.....	16
3. Synthèse des deux logiques.....	20
B/ Les tensions entre les deux logiques.....	21
1. Les tensions dans le rapport à l'activité.....	21
2. Les tensions dans la sphère familiale.....	25
C/ La volonté d'agir des agricultrices.....	29
1. L'agricultrice «envoyée spéciale».....	30
2. L'agricultrice «agent de médiation».....	31
3. Entre les deux, de multiples autres actions.....	32
D/ Synthèse théorique.....	33
E/ Prolongement : vers un changement social.....	34
CONCLUSION.....	37
BIBLIOGRAPHIE.....	41